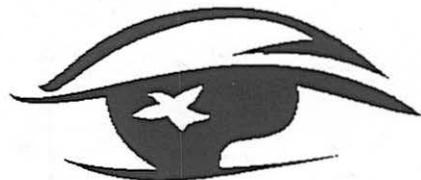


LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



Mission
DE FRANCE

CHEMINS DE RENCONTRE AVEC L'ISLAM

octobre - novembre 2002

5,79 €

216

*Islam et musulmans,
une religion de français*

*À la rencontre du mystère
de Dieu*

*Nouveaux regards sur l'Écriture
coranique ?*

216 - 2002

SOMMAIRE

● ÉDITORIAL	
Christophe ROUCOU	1
● Témoign de deux aventures	
Henri LE MASNE	5
● Femmes dans la cité	
Andrée SOULARD	11
● Une foi partagée	
Christiane BARBAUT	14
● Un regard fraternel	
Claude MONTEIL	17
● Un centre culturel musulman	
Fouad IMARRAÏNE	21
● Islam et musulmans, une religion de Français	
Gilles COUVREUR	27
● En Algérie depuis 1955	
Colette GALLAIS	44
● À la rencontre du mystère de Dieu	
Dominique LANQUETOT	48
● Nouveaux regards sur l'Écriture coranique ?	
Alfred-Louis de PRÉMARE	55
● Réseau Islam ici et ailleurs	63
● RECENSION	66
● SOURCES	71

Mission de France et Association

La "Lettre aux Communautés", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme.

L’Islam et les Musulmans sont aujourd’hui l’objet ou le sujet de livres, d’articles et de débats par dizaines, surtout depuis le drame du 11 septembre 2001. Alors pourquoi y ajouter ces quelques pages ?

Dans les débats de la société française et ceux qui naissent dans l’Église, nous désirons témoigner de plus de cinquante ans de solidarités, de rencontres, de vie partagée avec des hommes et des femmes qui vivent leur foi en Dieu sur le chemin de l’Islam. Notre propos est à la fois modeste et de conviction.

Propos modeste, car, dans ce numéro et celui qui suivra, nous rendons compte d’une expérience limitée dans le temps et l’espace, expérience d’une diversité de rencontres. Dans la Communauté Mission de France, beaucoup vivent dans des lieux, des quartiers, en particulier des banlieues de grandes villes de France. Ils y côtoient des hommes et femmes de traditions religieuses différentes et parmi eux des Musulman(e)s, au milieu d’une majorité de gens sans référence précise à Dieu.

Depuis 1949 et jusqu’à aujourd’hui, certain(e)s parmi nous sont allé(e)s partager la vie et quelquefois le destin de peuples du sud de la Méditerranée, en Tunisie, en Algérie et en Égypte : ces pages témoignent aussi de cette rencontre et des liens de fraternité qui s’y sont tissés.

Ces rencontres, ces liens reposent sur une attitude et des convictions de foi. Cette attitude consiste d’abord à prendre acte d’une réalité, la présence en France de 4 millions de personnes se rattachant à la tradition de l’Islam, parmi lesquelles plus de 2 millions sont français. Nous sommes affrontés aux mêmes

défis à relever : celui du vivre ensemble dans la diversité des cultures ici, ceux de la paix civile, de la justice, de l'éducation des jeunes sur l'autre rive de la Méditerranée.

Nous désirons relever ces défis non pas malgré la différence de nos traditions religieuses mais en les vivant avec cette dimension de foi, devant Dieu. Et c'est un autre défi pour nous dans une société sécularisée.

Cela suppose de sortir des préjugés et du soupçon pour porter sur l'autre un regard fraternel, regard fondé sur la confiance et regard exigeant, regard qui mesure la complexité de toute situation humaine, sans naïveté, mais regard animé par l'amour. Cette rencontre, nous désirons la vivre jusque dans le partage de l'expérience spirituelle que les uns et les autres font dans leur obéissance à la Parole reçue de Dieu.

À la racine de ce regard, de cette attitude, il y a pour nous un fondement dans la foi en Dieu tel que Jésus le Christ nous l'a révélé, à savoir que tout homme a reçu de Dieu son Esprit et les semences de sa Parole, qu'il est créé par lui et aimé de lui.

Selon les mots de Jean-Paul II s'adressant, en 1986 à Casablanca, à des milliers de jeunes marocains : « *Nous croyons au même Dieu, le Dieu unique, le Dieu vivant* » mais la différence « *la plus fondamentale est le regard que nous portons sur la personne et l'œuvre de Jésus de Nazareth. (...) il y a là un mystère sur lequel Dieu nous éclairera un jour.* »

La rencontre et le dialogue sont parfois difficiles, nous ne nous le cachons pas ; la réciprocité n'est pas toujours au rendez-vous. Mais le dialogue est, pour nous, une dimension constitutive de la foi chrétienne : nous avons besoin de l'autre et de sa compréhension du mystère de Dieu pour approcher en vérité du Mystère de l'homme et du Mystère de Dieu tels qu'ils sont révélés en Jésus-Christ.

1. Jean-Paul II, discours à Casablanca, 19 août 1985, in Documentation catholique du 6/10/1985.

Nous avons aussi la conviction que pour accéder à une compréhension juste de l'Islam et à une attitude ajustée avec les Musulmans, il est nécessaire de confronter nos expériences et nos réflexions des deux côtés de la Méditerranée, et même au-delà. C'est le sens de la création de deux équipes en dialogue en Algérie et à Berre-Nîmes ou celui du travail du réseau "Islam ici et ailleurs".

Dans chacun des deux numéros que nous consacrons à ce sujet, nous avons voulu mêler témoignages, réflexion et études livrés par des chrétiens et des musulmans, vivant en France et vivant sur l'autre rive de la Méditerranée.

Ce numéro témoigne d'une diversité d'expériences et de regards, histoire d'une rencontre commencée dans les années 50, rappelée par Henri LE MASNE, poursuivie aujourd'hui avec des femmes à La Seyne-sur-Mer avec le témoignage d'Andrée SOULARD et de Christiane BARBAUT, de retour d'Algérie. Claude MONTEIL, depuis Limoges, invite à un regard fraternel et exigeant tandis que Fouad IMARRAÏNE fait le récit d'une initiative de Français musulmans, à Saint-Denis. Cette première partie s'achève sur une étude de Gilles COUVREUR situant l'évolution de l'Islam et des Musulmans de France.

D'Algérie, Colette GALLAIS et Dominique LANQUETOT témoignent de la vie partagée avec un peuple musulman et de la transformation de leur foi chrétienne dans cette rencontre. Et Louis FONTUGNE, prêtre de la Mission de France, a calligraphié quelques versets du Coran, rappels du nom de Dieu et invitation à l'expérience spirituelle.

Dans la modernité, l'interprétation des textes saints est un défi pour les croyants. Ceci provoqua la crise moderniste, au début du siècle, chez les catholiques ; c'est un défi pour nos amis musulmans aujourd'hui. L'article d'Alfred-Louis de PRÉMARE peut être lu comme une contribution à ce débat.

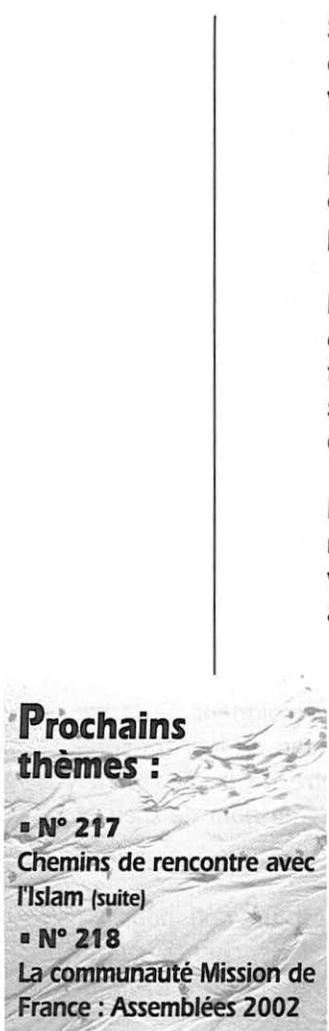
Si vous désirez poursuivre la réflexion, Alain le NÉGRATE présente le livre d'Abdelwahab Meddeb sur l'Islamisme ; la Communauté Mission de France vous propose un lieu avec le Réseau "Islam ici et ailleurs".

Les Sources nous ouvrent au trésor spirituel que représente la tradition mystique – *soufi* – en Islam et nous invitent ainsi à nous tourner vers Dieu dans la prière.

Le prochain numéro comportera d'autres témoignages de cette rencontre, en donnant davantage la parole à des Musulmans, des réflexions venues d'Égypte, en particulier de notre ami l'évêque Youhanna GOLTA, du Caire, des études sur l'interprétation du Coran et l'enjeu théologique du dialogue pour la foi chrétienne.

Puissent ces lignes contribuer à la réflexion et donner le goût de poursuivre la rencontre entre Chrétiens et Musulmans, dans le souci de la justice et de la vérité, rencontre qui est pour nous une expérience spirituelle à laquelle nous avons la conviction d'être invités par Dieu !

Pour le Comité de rédaction,
Christophe ROUCOU



Prochains thèmes :

▪ N° 217

Chemins de rencontre avec l'Islam (suite)

▪ N° 218

La communauté Mission de France : Assemblées 2002

Témoignage

de deux aventures

par Henri LE MASNE

Henri Le Masne, prêtre du diocèse de Lyon, est chargé depuis près de cinquante ans de la rencontre entre chrétiens et musulmans dans la région lyonnaise. Ses responsabilités dans les Fraternités Jésus-Caritas l'ont conduit dans plusieurs pays arabes.

On me demande de rapporter en quelques traits une histoire à la quelle j'ai été étroitement mêlé depuis les années 50, celle de l'immigration algérienne en France et de la recherche des chrétiens pour l'accompagner d'une présence fraternelle et solidaire. Ce sont deux aventures : d'une part, celle qu'ont vécue ces hommes en quête d'un avenir meilleur pour la famille vivant au pays, d'autre part pour les Français cherchant – ou subissant – la rencontre avec des personnes venues d'“ailleurs”. Ma chance a été d'être placé au carrefour de ces deux aventures. Il ne s'agit pas de jouer les anciens combattants mais, comme l'a écrit l'historien algérien Mohammed Harbi, l'évocation du passé permet “d'éclairer les devenirs”.

À partir d'un témoignage personnel, j'évoquerai le groupe au sein duquel j'ai travaillé et qui m'a permis de devenir ce que je suis.

Les lendemains de l'aventure

C'est une aventure qu'ont vécue ces hommes venus, après la seconde guerre mondiale, participer à la reconstruction de la France. Cette aventure, combien d'amis me l'ont racontée ! Le départ du village souvent de nuit pour échapper aux pleurs de la famille, la traversée dans la cale, le mal de mer, l'angoisse devant l'inconnu... on supportait tout pour arriver dans ce pays où "l'argent se ramasse à la pelle".

Puis c'est la découverte de la réalité de l'immigration : les conditions de travail, le racisme, les logements indignes... Restent très présentes dans ma mémoire les images de bidonvilles (tel celui de la zone Félizat sur un quai du Rhône "abritant" environ 1 500 travailleurs algériens et tunisiens), des écuries de la caserne de la Part-Dieu, de meublés infects... De chaque visite à des amis dans leur logement, je revenais avec un sentiment de honte et de révolte. À un moment où le "Progrès" avait une chronique quasi quoti-

dienne sur la délinquance des "Nord-Africains", j'ai pu accompagner un de ses journalistes sous les ponts du Rhône où dormaient en plein hiver un certain nombre d'Algériens. Le lendemain, le journal a publié un bon article avec photos à l'appui.

Ces hommes étaient venus investis d'une mission confiée par le groupe familial : achat de terres ou de troupeaux, agrandissement de la maison, préparation d'un mariage, ou simplement assurer la vie, voire la survie de la famille. Pour remplir leur mission, ils acceptaient ces dures conditions d'existence, les privations (tout ce que représente "el ghorba", c'est-à-dire l'exil dans toutes ses dimensions, affectives, culturelles, religieuses – vivre hors de "la Maison de l'Islam"–). Accomplir cette mission était un devoir sacré : un de mes amis m'avait montré une lettre de son père l'informant qu'il allait reprendre un travail parce qu'il n'arrivait pas "à joindre les deux bouts". Réaction du fils : « *Je lui enverrai plus d'argent mais, moi étant en France, il ne doit plus travailler.* »

Des générations de jeunes hommes se sont ainsi sacrifiés au service du groupe (la famille élargie). Ils acceptaient cette vie parce qu'ils étaient,

selon leur expression, des “provisoires” comptant rentrer bientôt au pays avec la conscience du devoir accompli.

L'abandon du principe de la libre circulation entre la France et l'Algérie, principe institué par les accords d'Evian, a cassé ce mouvement de va-et-vient entre les deux rives. Le provisoire est devenu définitif, et la communauté immigrée est devenue familiale. Pour les jeunes ayant grandi ou étant nés en France, le rapport au pays a profondément changé : l'Algérie est, au mieux, le pays des vacances.

Cette génération a vécu aussi l'aventure de la lutte pour l'indépendance, à laquelle beaucoup ont collaboré activement : solidarité dans le combat politique, participation financière massive à l'effort de guerre. Période exaltante pour un peuple en marche pour recouvrer sa liberté, son identité et sa dignité, se formant à la dure école de l'action clandestine et de la prison. Mais période dramatiquement marquée par la répression policière et les luttes intestines.

Puis en 1962, ce sera la fierté de l'indépendance chèrement acquise et, pour certains, le retour au pays avec l'ambition de participer à la construction d'une Algérie nouvelle. Mais à l'en-

thousiasme des débuts succède souvent le désenchantement : le départ rapide et massif des pied-noirs a privé l'Algérie de ses cadres, le régime autoritaire ne laisse plus la parole au peuple, le modèle économique choisi échoue à assurer un réel développement du pays, l'armée et une bourgeoisie née en son sein détiennent la réalité du pouvoir.

La communauté immigrée est privée de ses cadres qui sont rentrés au pays ou se sont démobilisés. Les actions des Français en partenariat avec les Algériens deviennent plus difficiles.

Durant les différentes étapes de l'aventure vécue par les immigrés de cette génération, l'Islam est demeuré une dimension essentielle de leur vie. La pratique en était sans doute moindre que maintenant, mais surtout ses manifestations étaient plus discrètes à cause de l'hostilité de l'environnement. On a pu parler d'“un Islam humilié, honteux” (A. Sayad). Mais demeuraient la fidélité à certaines pratiques (ramadhan et – dans une moindre mesure – prières), à des interdits alimentaires et surtout une foi simple et profonde qui malgré ses faiblesses – superstitions – garde le croyant sous le regard de Dieu, avec un fort sentiment d'appartenance à l'Oumma.

Un moment important : des travailleurs immigrés prennent l'initiative des luttes : grève des loyers dans les foyers "Sonacotra", luttes ouvrières (grève Pennaroya à Lyon en 1972...).

Parmi les jeunes issus de l'immigration, si un certain nombre s'en sortent, la majorité reste sur les marges de notre société avec un fort sentiment de frustration, source de violences. Mais – fait positif –, depuis 1981 de nombreuses associations de jeunes ont pu naître avec des objectifs d'abord sociaux, culturels, voire politiques et maintenant plus expressément religieux. Ces dernières associations, quand elles revendiquent le monopole des activités concernant les jeunes musulmans, risquent de les enfermer dans un ghetto, alors que leur avenir est dans le "vivre ensemble".

D'autres étapes ont été franchies dans une période récente (en particulier en ce qui concerne la recherche d'une organisation de l'Islam en France). Mais je me limite à la période dont je peux témoigner et qui concerne les immigrés arrivés en France dans les années 50-60.

Ces hommes venus en "provisaires" ne s'attendaient pas à se trouver ainsi "coincés" en France pour des motifs économiques (pas de tra-

vail au pays, au moins celui dont ils rêvaient au départ : commerce, "taxi"...), culturels ("l'habitude de la France", obstacle au retour pour leurs enfants, mais aussi pour eux-mêmes), parfois politiques. C'est pourquoi ils ont entretenu longtemps le mythe du retour. Enfin ils sont là, pour un bon nombre avec leurs familles plus ou moins bien intégrées à la société française, mais ayant accès à des conditions de vie plus humaines. Les victimes de l'aventure – en quelque sorte les laissés pour compte – sont les immigrés âgés, n'ayant gardé que peu de liens avec leurs familles restées en Algérie et vivant ici une grande solitude.

L'aventure de la rencontre

La rencontre avec Charles de Foucauld, à travers la lecture de sa biographie par René Bazin, a été pour moi l'événement décisif. J'ai eu à un moment précis, durant l'hiver 41-42, l'intuition claire d'être appelé à être prêtre pour les peuples de l'Islam, comme l'avait été Ch. de Foucauld. Depuis, son message a éclairé ma recherche : à la suite de Jésus de Nazareth, m'efforcer d'unir présence à Dieu et présence aux hommes.

Pour des raisons familiales, je n'ai pas pu partir en Algérie, comme je l'avais envisagé. Je suis entré au séminaire à Lyon ; et c'est durant mes études que s'est précisé avec mon évêque, le cardinal Gerlier, le projet d'une mission pour servir la rencontre entre les chrétiens et les musulmans.

Après quelques années en paroisse, en 1953, j'ai été comme Paul et Barnabé, « *mis à part en vue de l'œuvre à laquelle le Seigneur les avait appelés* » (Actes, 13, 2). Depuis lors, tous mes évêques ont confirmé ma mission de prêtre pour les non chrétiens. Le diocèse de Lyon s'est même engagé davantage en consacrant deux autres prêtres à cette tâche. Le cardinal Gerlier était très conscient des enjeux de ce travail pour que l'Europe soit réellement terre de rencontre entre l'Église et l'Oumma (la communauté des peuples musulmans). Avant que ne commence la guerre d'Algérie, nous avons la chance d'être une équipe avec les fortes personnalités d'Albert Carteron et de Jean Courbon sans qui beaucoup de choses n'auraient pu se faire. À la même époque, un prêtre à Lille et des Pères Blancs à Paris avaient reçu des missions analogues.

Albert nous a aidés à préciser quelques exigences :

- consacrer du temps à l'apprentissage de la langue et à la connaissance de la société des immigrés dans leur pays, ce qui change le regard ;
- partager le plus possible leur vie par le travail mais aussi le logement, les repas, le quotidien ; j'ai habité pendant une trentaine d'années avec des amis venus du Maghreb et du Moyen-Orient ; nous avons tissé des liens très forts entre nous ("partageant le pain et le sel") et pratiqué ensemble l'hospitalité ;
- participer à la promotion collective de ces peuples : cours d'alphabétisation (90 % des Algériens n'avaient jamais été à l'école), formations professionnelles et syndicales, création d'associations dans lesquelles Français et immigrés étaient partenaires à part égale ;
- dans l'Église, ne pas être des francs-tireurs, mais aider les chrétiens à porter sur les Maghrébins un regard positif et à prendre conscience des enjeux de la rencontre, en Europe, entre chrétiens et musulmans.

Dans la région lyonnaise, puis dans toute la France, des chrétiens en lien avec des Algériens cherchaient des lieux où réfléchir leurs expériences et leurs engagements à la lumière de l'Évangile, surtout durant la guerre d'Algérie. Des rencontres ont été organisées et peu à peu s'est formé un réseau qui recevra une consécration officielle de l'Église en 1963. Ce sera le "Comité Maghreb", devenu récemment le "Relais Monde Musulman".

Ayant eu pendant une dizaine d'années la charge de visiter des groupes à travers la France, j'ai été émerveillé à la fois par la diversité des personnes rencontrées (diversité dans la forme de présence aux immigrés, dans l'origine sociale...) et par l'esprit commun qui les unissait : désir de mieux les connaître pour les respecter dans leur

culture, leur foi, leurs aspirations nationales et efforts pour avoir avec eux une rencontre simple et vraie.

L'histoire que je viens de rappeler correspond à une période de l'immigration maghrébine qui en était presque à ses débuts. La société française et l'Église ont été confrontées aux problèmes nouveaux posés alors par cette immigration : importance numérique, caractère familial, émergence des nouvelles générations, sédentarisation... Les immigrés et le contexte dans lequel ils vivent ont beaucoup changé. N'y a-t-il pas dans ce qui a été vécu une dimension prophétique qu'il faudrait actualiser et aussi l'élargir à d'autres groupes humains qui posent à l'Église le même type de questions ? ■

Femmes dans la cité

par **Andrée SOULARD**
des équipes d'Ivry

Andrée participe à l'équipe de La Seyne-sur-Mer. Dans la cité Berthe où elle est engagée auprès de femmes, elle y côtoie, entre autres, des musulmanes. Elle nous fait part de la richesse du métissage culturel.

Nous habitons dans une cité HLM de La Seyne-sur-Mer depuis notre retour en 1988 : pour Francine, après dix-sept ans en Algérie, et pour moi, Dédée, après vingt-quatre ans en Côte d'Ivoire. Christiane habite au centre-ville après quarante-cinq ans en Algérie et Marie-France, originaire de La Seyne-sur-Mer, est directrice d'une école maternelle et est présente dans la Cité depuis vingt-cinq ans.

La Cité Berthe, 12 000 habitants, dont 50 % de Maghrébins et 25 % d'Africains et de gens du voyage. Les Africains viennent du Sénégal, du Bénin, de la Côte d'Ivoire, du Burkina-

Faso. Parmi les Sénégalais, les Mandjaks viennent de la Casamance et sont catholiques ; d'autres viennent du nord et sont musulmans. Ils sont venus travailler à l' Arsenal et au Chantier Naval : celui-ci a fermé ses portes en 1988.

Face à la situation de chômage ainsi créée, l'association "Femmes dans la Cité" a été créée par les femmes mettant en commun leurs problèmes et leurs difficultés et cherchant ensemble des solutions :

- besoin de dialogue, d'un lieu où la femme ose parler, soit écoutée et reconnue ;
- besoin d'apprentissage de la langue française, de la lecture, de l'écriture, pour accéder à un emploi...

L'atelier cuisine est un échange culturel, la reconnaissance d'un savoir-faire, et la perspective de réalisation d'un restaurant associatif, créateur d'emplois, a été envisagée. Les femmes découvrent la cuisine de tous les horizons !

Actuellement, depuis 2001, un restaurant de 40 places est ouvert et emploie neuf personnes, africaines et nord-africaines.

Notre but est que l'association soit un lieu privilégié de l'échange intercommunautaire, de la valorisation des cultures. Toutes nos actions tendent à donner aux femmes les moyens de vivre, d'appréhender la société, en femmes responsables et non en femmes assistées. Au mois de mai 2003, nous fêterons nos dix ans.

J'ai situé un peu "Femmes dans la Cité" pour dire que la rencontre des religions passe dans la durée, le vivre-avec, la connaissance commune, l'amitié partagée. Il faut dire que les populations d'Afrique ne font pas la coupure entre le religieux et la vie en société.

Le monde africain et nord-africain constitue une grande partie des membres de l'association "Femmes dans la Cité". Nous sommes ainsi amenées à connaître nos différences, nos coutumes, nos religions. Nous pensons que nous sommes complémentaires ; c'est une richesse à partager.

En solidarité avec les musulmans, nous avons fait la journée de jeûne demandée par le Pape. Les femmes nous disaient « *Le Pape a dit* ».

Avec elles, nous avons participé à l'aumône (impôt social rituel), un des piliers de l'Islam. Cet argent a été utilisé à cuisiner une grosse chorba servie à 150 SDF réunis au service social de Toulon. Nous avons fait le "F"Tour ensemble puis, avec l'Iman de Toulon, la prière commune. Depuis, nous suivons une formation sur l'Islam, avec le diocèse de Toulon. 110 personnes y participent : ceci est organisé par le SRI de Marseille.

Nous préparons aussi le voyage en Israël avec la "Caravane de l'Espérance", comprenant SDF, handicapés, Nord-Africains et Africains de la Cité.

Dans tous ces échanges, on reçoit et on donne. Nous avons une connaissance de l'Algérie, de la Tunisie, du Maroc, de l'Afrique. Notre

foi grandit au contact de l'Islam et de l'animisme.

Des questions, je n'en vois guère : il faut continuer à "vivre avec", s'interroger au contact des uns et des autres et je puis dire que, dans ce ferment universel, je suis heureuse. Les questions sur le mariage, différentes suivant les régions, la façon de faire le Carême, de prier... viennent aussi les coutumes provençales, les crèches et les santons, la religion catholique...

Marie-France a dans son école 80 % de Maghrébins et Africains. Cela demande une écoute et un respect de tous. Francine, à l'aide aux devoirs, n'avait que des enfants d'Afrique du Nord. Nous vivons le métissage culturel et c'est riche de connaissance. ■

Une foi partagée

par **Christiane BARBAUT**
des équipes d'Ivry

Actuellement en équipe à La Seyne-sur-Mer, Christiane témoigne de sa vie passée en Algérie. Tout ce qu'elle y a partagé est un stimulant pour le quotidien de son existence, et interpelle la nôtre.

J'habite La Seyne-sur-Mer depuis deux ans et demi, après avoir passé ma vie en Algérie.

Pendant les trois petits séjours que j'ai faits là-bas depuis, j'ai plusieurs fois rencontré dans les rues d'Hussein-Dey d'anciens élèves très heureux de me revoir ; quelle chaleur dans leur voix, quelle gentillesse dans leurs paroles, cela a été pour moi à chaque fois une très grande joie.

Ma vie en Algérie a été une vie toute simple, la vie de tout le monde, avec les moments difficiles vécus par tous les Algériens pendant la guerre de Libération, avec un travail très intense pour

créer des centres féminins ; tout était à faire avant l'Indépendance !

Plus tard, dans les collèges d'Hussein-Dey, j'ai enseigné le dessin aux garçons qui sont maintenant des pères de famille. J'ai surtout participé à la vie des femmes, collègues, voisines, et Dieu sait combien la vie des femmes est dure en Algérie.

Maintenant, en France, tout ce qui touche à l'Islam m'est familier et m'attire ; les voix, les chants, les visages, tout me parle ; l'appel à la

prière me manque et je suis heureuse quand je peux l'entendre... à la télé.

Toute cette vie est au fond de moi, mais les souvenirs peuvent être parfois paisibles, parfois violents. J'ai partagé la foi profonde de certains ; le "oui" à Dieu, qui n'est pas fatalité ; le "bismiallah", si souvent dit, surtout à chaque repas, même quand il n'y a pas assez à manger ; et dans la souffrance, l'abandon vrai dans la main de Dieu ; mais aussi, le jeûne fait pour Dieu gratuitement et le baiser du pardon à l'*Aïd-el-Kebir*¹. ■

1. L'*Aïd-el-Kebir* est la grande fête musulmane, quarante jours après la fin du ramadan, qui commémore le sacrifice demandé par Dieu à Abraham.

Dieu seul est grand

Allah ... Akbar



Un regard fraternel

par **Claude MONTEIL**

prêtre de la Mission de France

Claude Monteil vit depuis longtemps dans une ZUP de Limoges. Membre de l'équipe chargée du dialogue inter-religieux, délégué diocésain pour le dialogue avec les musulmans, il a écrit ces lignes en novembre 2001, temps de l'Avent et du Ramadan.

À nos frères musulmans le don d'un regard

Le premier dimanche de novembre, on a lu l'évangile de Zachée, l'homme qui cherchait à voir Jésus (le texte emploie deux fois le mot pour souligner la force de ce désir). Au passage, Jésus qu'il veut voir lève "les yeux sur lui", il lui parle, visite sa maison, y demeure. Par la reconnaissance, l'accueil, la parole et le repas partagés, la vie de Zachée est retournée, convertie. Péguy dit bien cela : *« Si Zachée, petit bonhomme et bon voleur, est changé, changé et secoué, trop au large dans son jeune habit d'honnête homme aux poches plates désormais. Si Zachée qui voulait voir et encore voir le Fils, si Zachée petit homme grandi du sycamore a fait don*

de la moitié, c'est parce que le Fils l'a dépouillé et retourné par le don du regard, de son regard, le même que celui, lui le Fils, il levait vers son Père. »
 En ce temps d'Avent et de Noël et en ce mois de Ramadan, faisons, nous aussi, à nos frères musulmans, le don d'un regard fraternel, donc bienveillant et sans complaisance.

Accepter de les voir tous

Pour beaucoup, musulman égale Algérien. À Limoges, ce n'est pas vrai. Algériens certes mais aussi Marocains, Turcs, Tunisiens, Mauritaniens, Sénégalais, Guinéens, Maliens, Djiboutiens, Somaliens, Malgaches et d'autres encore. Un musulman sur deux d'origine maghrébine est français.

Accepter de tout voir

Pour certains, musulman-maghrébin égale jeune délinquant.

À Limoges, comme dans toutes les grandes villes, il y a dans les quartiers populaires des secteurs où il ne fait pas bon vivre. Pour bien des raisons : habitat social de grande densité, concentration de cas sociaux français ou étrangers, fort taux de chômage, sous équipement en commerce de proximité et en lieux de loisirs populaires...

Ces secteurs sont marqués par des dégradations, des tagues ; les halls sont occupés par des groupes de jeunes ; il y a du tapage nocturne, des incendies de voiture, des caillassages de bus... Et parfois, tout proches et plus nombreux, des endroits où il fait bon vivre. Les nuisances et les délits sont le fait essentiellement de jeunes hommes de toutes origines, dont française, mais aussi, pour une part réelle, d'origine maghrébine.

Pourquoi de jeunes maghrébins sont-ils à l'origine de nuisances et de délits ? Sans les exonérer de leurs responsabilités qui sont un des fondements de leur dignité, parce qu'ils ont beaucoup d'handicaps à gérer :

- parce qu'ils sont, eux aussi, objets de violence : le chômage : 50 % des jeunes hommes d'origine maghrébine entre 18 et 30 ans sont sans travail. L'assignation aux quartiers difficiles qui est source d'identité "Je suis des Portes-Ferrées" mais aussi de marginalisation "Je suis une racaille du Vigenal". L'affrontement aux discriminations dans le travail et les loisirs, à la méfiance, voir au racisme. Le rappel appuyé au devoir d'intégration. La proximité physique de biens matériels, culturels et sociaux auxquels on a peu accès pour des raisons d'argent...

• parce qu'ils ont beaucoup de données de vie difficiles à gérer : la pratique de deux langues ; des difficultés entre générations, refus de l'autorité du père qui voudrait que les enfants vivent selon sa propre vision du monde. Refus d'autant plus douloureux pour tous qu'un certain nombre de pères hébergent et nourrissent des femmes et des hommes faits, leurs enfants, qui sont au chômage de longue durée ou en dérive sociale. L'ambiguïté de la relation au pays qui est terre de lait et de miel, mais dont on sait qu'elle est aussi celle, particulièrement pour l'Algérie, de la violence et de la pauvreté. Valorisation de l'islam dont on vit seulement en temps de Ramadan.

Accepter de voir

que des jeunes musulmans, garçons et filles, sont, plus souvent que nous le pensons, de brillants lycéens et étudiants. Que dans les aînés se trouvent être des ouvriers qualifiés, des agents de maîtrise, des cadres, des artisans, des commerçants. De nombreux médecins. Des comédiens, des sportifs pointus. Des animateurs sportifs et culturels, bénévoles ou professionnels, des présidents d'associations, qui luttent contre l'échec scolaire, qui produisent du lien social entre générations et nationalités, qui tra-

vailent à l'intégration sociale de population quart monde d'origine française... Leurs pères, il y a deux ou trois décennies, ont construit pour une grande part les ensembles d'habitat social. Ils construisent aujourd'hui les ensembles pavillonnaires. Ils ont fait et font, entretiennent les rues, routes et autoroutes.

Plus difficile à voir

les nombreux demandeurs d'asile et les sans papiers musulmans : Algériens, mais aussi Sénégalais, Guinéens... Des célibataires, couples avec ou sans enfants, qui ont fui la violence et la misère de leurs pays. Depuis plusieurs années parfois, ils sont soit en attente de leurs papiers, soit déboutés du droit d'asile. Ne pouvant travailler, ils vivent d'aides sociales et de débrouille dans les privations, l'humiliation, la dépréciation de soi, la marginalisation sociale. De nombreuses familles algériennes sont alourdies par la présence d'un frère, d'une sœur, de couples avec enfants ou sans, demandeurs d'asile ou sans papiers, comme par la présence d'enfants ou adolescents de la famille venus du pays, confiés aux grands-parents, aux oncles, au titre de la kafala, un type mineur d'adoption.



Encore difficile aussi

Dans des secteurs difficiles de quartiers populaires, des personnes ou des familles qui ne supportent plus du tout les incivilités et les nuisance. Certains se terrent dans le silence et la peur. D'autres, qui ont pu avoir autrefois de bonnes relations avec leurs voisins d'origine étrangère et qui en gardent avec les étrangers de leur âge, ne rêvent plus que de "partir pour ne pas devenir fou, même si le plus dur sera de quitter Aïcha et Ahmed". Souvent ils ne peuvent pas partir pour des raisons d'âge, de santé et de revenu. "Pris au piège", comme ils disent, ils vivent dans la peur et la rancoeur. Ce sont eux qui sont à la source des paroles les plus stigmatisantes sur leur quartier et sur les jeunes, les jeunes arabes en particulier... Dures paroles dont les versions les plus noires et les plus complaisantes sont colportées souvent par ceux qui n'ont jamais mis les pieds, ni risqué les yeux et le cœur, dans un quartier populaire. Pour pouvoir traiter de racistes ceux que la pauvreté, la maladie ou l'âge assignent dans ces quartiers, il faudrait

avoir partagé leurs épreuves et leurs peurs, dans la longueur du temps. Il faudrait peut-être passer à la même épreuve ceux qui trouvent qu'ils font bon habiter dans ces lieux durs à vivre alors qu'ils n'ont jamais fait que les traverser.

Mais, heureusement, il reste à voir

des personnes et des familles qui sont heureuses dans les secteurs difficiles des quartiers populaires. Ils ont bonheur à y demeurer (Zachée), ils ont pris langue et fait amitié-solidarité, voir même famille, avec ceux de l'escalier, de l'immeuble, du quartier. Ils se réjouissent de vivre avec des croyants, bouddhistes et musulmans. Ils vivent la différence des cultures comme une richesse, même quand ça devient difficile et qu'il faut s'expliquer, négocier, pardonner. Ils partagent les moments d'épreuves et ceux de fête. Ils sont chrétiens, musulmans ou pas. Partant du voir, ils ont déployé la longue séquence découverte dans le texte de Zachée : se voir, se parler, s'accueillir, demeurer ensemble, se connaître et par cela et en cela, vivre en frères et enfants de Dieu. ■

Un centre culturel musulman*

Responsable de différents collectifs de jeunes musulmans français, Fouad Imarraïne participe avec Gilles Couvreur à la commission islam et laïcité de la Ligue des Droits de l'homme.

par Fouad IMARRAÏNE

Situé dans la ville de Saint-Denis, le centre culturel Tawhid (*Tawhid* veut dire unicité) a pour vocation de mettre à la portée de tous ceux qui le désirent la connaissance de l'islam et des musulmans. Il accueille des personnes venant de toute la région parisienne. Fonctionnant d'une manière autonome, il ne perçoit pas de subventions des pouvoirs publics.

Un centre créé par des jeunes

À l'origine, en 1998, un groupe de jeunes musulmans s'est proposé d'ouvrir un lieu de vente

* Nous remercions la revue *Projet* de nous autoriser à reproduire cet article paru dans le numéro 267, automne 2001.

de livres sur l'islam, en langue française. Mais, très vite, d'autres activités ont été développées : bibliothèque, salle de prière, salle de rencontres et de cours... Cette création est d'abord l'expression d'une volonté de communiquer en dehors de la communauté musulmane, d'avoir une parole publique dans les débats, en particulier celui sur l'islam en France. Car les jeunes musulmans occupent une place originale dans le paysage français. Leur présence interpelle tous les acteurs de la société. À travers leur engagement, ils se forment, construisent, se socialisent.

Le Centre, en effet, accueille pour l'essentiel un public jeune, entre vingt et trente-cinq ans. Ces jeunes filles et garçons participent aussi bien aux offices rituels qu'aux activités proposées dans le Centre. Cela va des rencontres personnalisées, individuelles, à des manifestations publiques qui rassemblent jusqu'à 1 500 personnes. Sans prétendre répondre à tous les besoins que peuvent ressentir une jeune fille ou un jeune homme, notre principal souci est d'être à leur écoute. Ainsi le dialogue informel est très privilégié. L'enseignement proposé tient compte des difficultés vécues par chacun. L'adaptation et le respect du rythme des cheminements sont des éléments importants

dans l'accompagnement. Le lieu se prête à la spontanéité des rencontres, puisqu'il est ouvert à tous les publics (librairie et bibliothèque).

Accompagner leurs parcours

L'espace, le temps et la relation adaptée sont des paramètres importants pour réussir cet accompagnement de jeunes dans leur quête spirituelle. Du questionnement spirituel aux difficultés de la vie, les interrogations sont personnelles ou collectives. À chacun de choisir le cadre dans lequel il veut inscrire sa relation avec les animateurs du Centre. Au-delà de la diversité des parcours, certaines problématiques émergent : la recherche d'un accompagnement dans son cheminement ; le souci de parfaire ses connaissances religieuses ; la relation aux parents (pratiquants ou pas) ; la relation avec différents acteurs adultes (école, travail, pouvoirs publics, la société civile...) ; la responsabilité dans la société.

Avec le temps (des mois ou des années), des évolutions sont manifestes : une plus grande assurance, une plus grande ouverture, ou encore une meilleure image de soi... Tout ce que le processus

de socialisation au sein d'un groupe peut développer comme attitudes positives, pour soi et pour les autres, s'y fait jour.

La première recherche est celle d'un accompagnement. Je distinguerai, ici, deux types de cheminements. Pour les uns, c'est la connaissance des règles qui est primordiale pour mieux vivre la relation à Dieu. Pour les autres, la priorité est la connaissance de la Source (de Dieu).

L'exigence dans la pratique, la préoccupation de l'authenticité du savoir transmis sont dominants dans le premier cheminement. L'intensité de la relation à Dieu au moment des offices ou lors des instants de méditation (invocations ou évocations) est recherchée par les autres avec une exigence d'authenticité.

Dans tous les cas, leurs questions tournent souvent autour de la responsabilité de chacun devant le divin : l'histoire du messager, les orientations du message de l'islam, comment vivre au quotidien cette relation avec Dieu et le messager, comment pouvoir faire vibrer son cœur au son des invocations et au rythme des lectures du Coran et de la vie du Prophète. Les questionnements en rapport avec l'évolution de la foi, ce

que le cœur ressent, les sensations vécues, les témoignages d'une foi au quotidien... : autant d'interrogations et de réflexions que ces jeunes cherchent à partager en nous interpellant dans le Centre. La communication se fait accompagnement.

Une autre demande est celle de parfaire ses connaissances religieuses. L'acquisition de connaissances leur apportera une autonomie spirituelle et intellectuelle. Leur besoin n'est plus ici de trouver un accompagnement mais celui d'une transmission d'outils et d'expériences. Des séances organisées sous forme d'enseignement sont proposées pour donner une connaissance approfondie de l'histoire du Prophète, une plus grande familiarité avec le Coran et parfois une meilleure maîtrise de la langue arabe.

Naturellement, l'enseignement n'exclut pas le débat et l'échange. La contextualisation est fondamentale pour permettre un éveil de la conscience et non pas un enfermement de la pensée, pour garder l'esprit critique, qui a animé l'histoire de l'islam à ses débuts. Il s'agit de valoriser cet héritage culturel alors que dans l'imaginaire collectif de nos sociétés, l'islam est synonyme de fatalisme,

d'endoctrinement, de violence... C'est dans un cadre très scolaire que se concrétise cette acquisition du Savoir.

Les questions posées par la relation aux parents occupent également une place importante. Pour ces derniers, les images véhiculées dans les médias sur l'islam sont troublantes : la diabolisation des barbus, des femmes voilées, les images de violence (terrorisme ou guerre)... Les parents vivent dans la crainte de voir les enfants ressembler à ce que suggèrent de telles images. Notre souci est d'être à l'écoute de ces jeunes, dans la gestion de leurs relations avec leurs proches : un parent, (mère, père, frère, sœur, mari, épouse...) qui souvent ne pratique pas et avec qui les relations se dégradent lorsque le jeune manifeste le désir de développer une pratique plus intense, une spiritualité plus profonde. Du dialogue difficile à la rupture, comment aider à rétablir une relation pour une vie familiale plus apaisée ? Il s'agit là d'un passage presque obligé pour beaucoup de jeunes qui débutent dans leurs cheminements spirituels.

Quant aux problèmes relationnels avec les parents pratiquants, ils concernent des jeunes qui

essaient de vivre un islam dépouillé des éléments culturels du pays d'origine. Cette expérience est parfois difficile à vivre seul : une écoute permettra de mieux comprendre la situation et de trouver les solutions pour en sortir, de la manière la moins douloureuse.

Notre centre a aussi la lourde charge d'être souvent sollicité par les jeunes pour des problèmes de relations avec la société. Cela va des jeunes filles exclues pour leurs foulards jusqu'à ceux et celles qui rencontrent des difficultés dans le cadre professionnel. Il nous arrive de recevoir des responsables associatifs (jeunes ou moins jeunes) qui nous demandent des conseils dans leurs relations avec les pouvoirs publics. Comprendre l'environnement (les institutions politiques, sociales...) devient une priorité pour organiser un engagement collectif. Nous cherchons à les conseiller pour créer une association, pour organiser une action, pour gérer un conflit institutionnel.

Enfin, de plus en plus de jeunes, à un moment de leur cheminement, veulent vivre une foi engagée. Ils se préoccupent de leur responsabilité dans une société qu'ils considèrent comme la leur

mais dont ils se sentent parfois exclus. Ils appréhendent le débat

La demande est parfois très forte pour réfléchir à leur responsabilité de jeunes musulmans dans leur quartier, dans leur ville, dans leur travail, dans leur université. Autant d'espaces qu'ils peinent à investir. Par la rencontre avec d'autres jeunes issus des mêmes conditions sociales, ou ayant vécu des histoires communes, ils trouvent des débuts de réponse. Comment éveiller leur esprit critique afin qu'ils évoluent en toute indépendance, comment développer une conscience citoyenne... ? Le Centre leur offre un lieu d'échanges.

Une foi qui intègre l'autre

Ces diverses orientations de notre projet révèlent bien des situations délicates, difficiles, douloureuses parfois, mais ô combien enrichissantes. La qualité de l'encadrement est d'autant plus nécessaire, aussi bien sur le plan religieux que psychologique, social... Il s'agit d'un public à la fois fragile, particulièrement curieux et exigeant.

La vie spirituelle permet à ces jeunes d'intégrer des valeurs et des principes qui les enrachent dans la voie de la maturité et de la responsabilisation. La découverte de la richesse et de la pluralité de leur environnement les amène à se poser très tôt la question du Sens et à gérer des situations très lourdes pour leur âge. La foi les soutient. La relation à Dieu devient pensée et s'approfondit au rythme de l'évolution du cœur et de l'esprit. À la découverte de la référence religieuse, le jeune prend conscience de l'existence de modèles (les prophètes, le prophète de l'islam et ses compagnons...) qui le renvoient à sa propre existence pour se poser autrement par rapport au monde et donc par rapport à sa vie. Sa souffrance même devient une richesse spirituelle.

Comment un jeune doit-il vivre cette expérience à la lumière de la référence ? Vit-il le même chemin en s'approchant de Dieu ? Est-il en mesure de vivre sa foi dans la complexité de son monde ? Des réponses s'esquissent et varient selon l'âge, l'histoire, le niveau intellectuel et culturel, la condition sociale. La décision de vivre sa foi à son rythme, si elle est une difficulté supplémentaire à assumer, donne sens à sa vie. Le monde devient une épreuve pour vivre sa foi.

Le regard dans la rue, dans le travail, à l'école et parfois même à la maison peut devenir une douleur difficile à surmonter dans la solitude. Les obstacles rencontrés dans le cheminement spirituel et social nécessitent un accompagnement pour que le jeune sorte de ce conflit : gérer une contextualisation des textes sacrés se fait alors en paix avec son cœur et sa conscience. Cela se traduit par une quête permanente du Savoir (le divin et le mondain) ; une dynamique personnelle et collective alimente ainsi un débat permanent.

La foi chemine selon les expériences : d'une foi contre l'autre à une foi qui intègre l'autre. Cet autre peut être musulman ou non. L'histoire de chacune et de chacun d'eux devient alors particulière. Ainsi la socialisation se renforce à la jonction de tous ces paramètres. Dans le Centre, la configuration et la nature de l'espace, l'organisation des actions privilégient l'accueil du jeune qui aura fait son premier pas. Notre relation ne peut commencer en deçà et ne peut aller au-delà d'un accompagnement dans un esprit critique ; il s'agit toujours d'un cheminement personnel. ■

Islam et musulmans, une religion de Français

par Gilles COUVREUR

prêtre de la Mission de France

Gilles a été longtemps prêtre-ouvrier dans différentes banlieues.

Après avoir assumé la responsabilité du Secrétariat épiscopal pour les Relations avec l'Islam, il est actuellement membre de l'équipe du Service Recherche-Formation de la Communauté Mission de France.

Vouloir dresser en quelques pages un état des lieux exhaustif concernant l'islam et les musulmans de France serait à la fois prétentieux et sans doute impossible. Impossible, car comment figer en quelques lignes une réalité qui est en pleine transformation ? Prétentieux, quand on voit tant de chercheurs publier ces temps-ci, en des sens d'ailleurs contradictoires, le résultat de leurs travaux.¹

1. Parmi une multitude d'ouvrages, voici quelques travaux importants : Dounia BOUZAR, *L'islam des banlieues ; les prédicateurs musulmans : nouveaux travailleurs sociaux ?*, Syros, 2001. Alain BOYER, *L'islam en France*, PUF, 1998. Jocelyne CESARI, *Être musulman en France aujourd'hui*, Hachette, 1998. Gilles COUVREUR, *Musulmans de France, Diversité, mutations et perspectives de l'islam de France*, Atelier, 1998. Moustapha DIOP, (Coordinateur), *Le point sur l'islam en France*, La documentation française, 2000. Sadek SELLAM, *L'islam et les musulmans de France*, Tougui, 1987. Xavier TERNISIEN, *La France des banlieues*, Albin Michel, 2002. Haut Conseil à l'intégration, *L'islam dans la république*, Documentation française, 2001.

Le choix proposé aux lecteurs tiendra compte de ces limites. Considérant d'abord la diversité des musulmans et les mutations de leurs projets migratoires, il sera ensuite possible de décrire quelques itinéraires personnels ainsi que des trajectoires associatives. Puis on indiquera quelques repères aptes à rendre compte des évolutions de ces hommes et de ces femmes : ces transformations se jouent sur plusieurs générations. On sera alors moins désarmé pour analyser la posture des musulmans dans la société française.

DIVERSITÉ ET MUTATIONS DE LA COMMUNAUTÉ MUSULMANE

Des origines très variées

On évalue à 4 ou 5 millions l'importance de la population musulmane en France. Mais plus de la moitié est maintenant française.

Dans notre pays, il n'existe pas de statistiques des appartenances religieuses. On doit donc se contenter d'approximations : un dénombrement par pays d'origine. Mais, par cette voie, on n'atteint que le volume des populations potentiel-

lement musulmanes. Le dernier recensement, celui de 1999, donne les chiffres suivants : Marocains : 500 000, Algériens : 470 000, Turcs : 210 000, Tunisiens : 150 000. À quoi il convient d'ajouter les étrangers venant des divers pays d'Afrique (Sénégal, Mali, etc.), et un chiffre notable de musulmans venant des divers pays du Moyen-Orient.

Cette manière de compter est trompeuse car elle passe sous silence le chiffre important des musulmans français : ceux qui étaient déjà citoyens français (par exemple aux Comores), les français qui se sont convertis à la religion musulmane (les évaluations oscillent entre 10 000 et 100 000), et surtout ceux qui sont devenus français par acquisition de la nationalité (principalement par naissance sur le sol français). Là aussi, on doit se contenter d'évaluations : français d'origine maghrébine : 2 900 000 (dont : Algérie : 1 500 000, Maroc : 1 000 000, Tunisie : 350 000).

Une arrivée par vagues successives

Pour comprendre la présence des musulmans en France, on ne peut se contenter d'additionner des chiffres, il faut surtout regarder les trajectoires parcourues.

- La première entrée des musulmans en France a une coloration militaire et coloniale. Dès 1870, certains ont été appelés en Afrique du Nord pour défendre le sol français. Mais ils sont surtout venus pendant la guerre de 14-18. Et, aux lendemains de la “Grande Guerre”, par considération pour les nombreux musulmans morts au champ d’honneur, fut décidée la construction de la Mosquée de Paris.

La guerre de 1939-1945 nous associera un grand nombre de soldats musulmans. Toute une fraction de la communauté musulmane française vient de cette composante “militaire”, parmi laquelle il ne faudrait pas oublier le nombre important des harkis qui ont servi dans l’armée française pendant la guerre d’Algérie.

- Les besoins de main-d’œuvre sont la seconde cause qui amènera en France des grappes humaines, dans le bâtiment et dans l’industrie, mais aussi dans l’espace rural. Cette immigration qui a débuté en 1920, se déroulera surtout pendant les “trente glorieuses”. Les économistes ont noté que ces migrations étaient marquées par les mouvements de “va-et-vient” des travailleurs, la famille étant restée au pays. On a parlé de l’islam de ces hommes “célibataires” comme d’un islam “transplanté”. C’est d’abord au village qu’était

leur vraie communauté musulmane. Pour un bon nombre, “leur islam était dans leur valise de migrants”. Ils cherchaient – sans bruit – à trouver leur place sur les chantiers et dans les quartiers.

- Le choc pétrolier a ouvert une nouvelle période. Entre 70 et 80, les frontières se sont peu à peu fermées et la noria sud – nord s’est arrêtée. Les familles se sont regroupées en France, elles s’y sont enracinées : les enfants sont nés en France, ils ont été scolarisés ici, ils se sont mariés ici.

À cette époque, les spécialistes de l’immigration étudiaient les conditions sociales d’une telle transplantation massive. Ils discutaient de l’assimilation ou de l’intégration de ces nouveaux venus ; mais ces experts prêtaient peu attention à la dimension religieuse de ces populations. Pourtant, les conditions étaient réunies pour qu’une communauté musulmane française voie bientôt le jour.

ITINÉRAIRES INDIVIDUELS ET TRAJECTOIRES ASSOCIATIVES

En 1968, il y avait à Gennevilliers 1 200 élèves d’origine maghrébine. La plupart sont restés en

France ; aujourd'hui ils sont parents, voire jeunes grand-parents. On saisit ainsi localement le volume de ceux qu'on a appelés "la deuxième génération".

Pour caractériser ces jeunes, apparus en Grande Bretagne, en Allemagne, tout comme en France, des chercheurs lancèrent dès 1995 l'expression "jeunes musulmans européens". Il s'agit de musulmans nés dans un des pays d'Europe, scolarisés là et désirant faire leur vie dans un pays qui est devenu "leur" pays. Ces jeunes se reconnaissent dans un discours du genre : « *Nous sommes nés en France, en Allemagne, en Angleterre, etc. et nous sommes de ce pays. La culture de ce pays est notre culture ; les valeurs européennes sont nos valeurs : démocratie, droits de l'homme, etc. C'est là que nous voulons être musulmans.* » Les chemins sont variés, parfois cahoteux, mais la volonté de citoyenneté s'accompagne souvent d'un choix religieux : vivre ici l'islam.

Cheminelements personnels

« *Pendant combien de siècles me taxerez-vous d'immigrée ? C'est mon arrière-grand-père qui est venu en France dans les années 20.* » C'est la manière dont m'interpellait une jeune musulmane du Nord de la France. Par là même se révèle la distance

existant entre ce que sont devenus ces jeunes musulmans : des français, et le regard que nous portons sur eux. Au corps à corps avec une société occidentale marquée par la sécularisation, la pluralité des religions, la démocratie..., et dans un contexte si différent de celui des pays de leurs parents, les parcours des jeunes musulmans sont fort divers.

De fait, dans le dialogue avec la société française, deux expressions balisent une large palette d'attitudes :

- « *Monsieur, vous ne m'avez pas bien compris, je n'ai pas de religion : je suis français et, comme eux, je n'ai pas besoin de religion.* » Sous-entendu : « *Pour être français, il faudrait cesser d'être musulman.* »

- « *Vous voyez, je suis vraiment intégré ; ne m'obligez pas d'être désintégré, ne me demandez pas de ne plus être musulman.* »

Comment ces jeunes sont-ils devenus musulmans ?

- Bon nombre ont connu leur religion dans le cadre familial. Ils en sont heureux, mais nombreux sont ceux qui disent : « *Nos parents nous ont appris comment être musulman ; ils ne nous ont pas appris le pourquoi.* » À travers cette réflexion apparaît l'écart

entre une génération qui a souvent été frustrée d'école et les jeunes qui ont pu être scolarisés.

- Fille d'un militant communiste de Billancourt, Nora a passé la première partie de sa vie dans un ardent militantisme. À un moment, cet athéisme généreux ne lui suffisait plus ; elle a découvert la religion de ses ancêtres et elle est aujourd'hui une musulmane de type mystique avec une forte conscience politique.

- Originaire de Mantes, Mohammed ne savait rien des religions. À 15 ans il trouve dans une poubelle un évangile. « *Qu'est-ce que ce livre est beau : "Merci Père d'avoir caché cela aux savants et de l'avoir révélé aux petits."* » Maintenant c'est un musulman convaincu, qui prend plaisir à lire les psaumes et à rencontrer des chrétiens.

- Dans la banlieue de Douai, une jeune femme est directement venue du bled pour épouser son mari qui était né en France. Une voisine l'a orientée vers un centre d'alphabétisation. « *Ma monitrice ne m'a pas seulement appris le français ; elle m'a aussi appris à prier. Je savais toutes les prières ; elle m'a appris la prière du cœur.* » Réflexion émouvante, qui illustre ce que disent les sociologues : chez les jeunes musulmans, en France, se produit tout un processus d'intériorisation de la religion.

- « *Musulman, pourquoi suis-je né en France ?* » Le Secrétaire général des Jeunes musulmans de France répond : « *Croire en Dieu, c'est d'abord croire en un Dieu créateur, mais c'est aussi me dire que je ne suis pas là par hasard. Si je suis sur cette terre, c'est que Dieu l'a voulu. Dieu m'a mis à cette place, en France, à cette époque, parce que j'y suis utile. Et, de là, ma vie ne sera pas non plus un hasard. J'ai quelque chose à apporter... Chacun de nous est indispensable et a une mission particulière.* »

Trajectoires associatives

Les premiers regroupements de musulmans se sont faits dans le cadre des Amicales de travailleurs (algériens, marocains, etc.). Ces Amicales, très contrôlées politiquement par les États, correspondaient à la situation d'immigrés établis provisoirement en France.

Mais peu à peu, des Fédérations voient le jour : ainsi la Mosquée de Paris, très proche de l'Algérie, réunit les mosquées qui lui sont reliées. En 1983, création de l'Union des organisations islamiques de France (UOIF), qui est aujourd'hui la plus nombreuse ; son rassemblement annuel, au Bourget, touche près de 10 000 personnes. Ses liens avec les Frères musulmans sont connus mais

la volonté est manifeste chez ses dirigeants d'ouvrir les voies à une communauté vivant en Occident dans le respect de l'état républicain et de sa laïcité. La Fédération des musulmans de France est fondée en 1985, avec la présence de turcs, de marocains et de convertis. En 1989, c'est le tour de la Fédération des associations islamiques d'Afrique, des Comores et des Antilles.

Chez les jeunes, l'évolution est très significative. Dans la décennie 80, les associations qui apparaissent sont des mouvements qu'on a appelés des "beurs civiques" ; qu'on pense à la "Marche pour l'égalité" de 1983. Les revendications sont d'ordre civique et de coloration citoyenne.

Vers les années 90, vient au jour un autre type d'associations de jeunes. Il s'agit de jeunes musulmans français. Ainsi : UJM (Union de la jeunesse musulmane, 1987), EMF (Etudiants musulmans de France, 1989), JMF (Jeunes musulmans de France, 1993). Leurs membres sont largement détachés des pays dont étaient originaires les parents ; la plupart se reconnaîtraient dans le discours suivant : « *Nous sommes français, nous apprécions démocratie et citoyenneté, laïcité et liberté. Nous voulons apprendre à être musulmans dans*

ce contexte. » Dans cette orientation, un des soucis dominants sera la formation des adhérents. Est mis également en avant l'engagement social ; tant il est vrai que des jeunes qui connaissent l'exclusion, les discriminations, la galère et parfois la drogue ne peuvent vivre la foi en Dieu sans combattre pour la justice. Certains sociologues ont pu comparer l'ambiance de ces mouvements à celle de la JOC des années 30.

INTERPRÉTER ET COMPRENDRE

La pratique des musulmans

Beaucoup s'imaginaient qu'au fur et à mesure que les populations d'origine musulmane se fixeraient en France, elles se distancieraient de leur religion. On entend ce genre de discours : « *La preuve que les immigrés d'origine musulmane s'intègrent est qu'ils sont en train d'abandonner leur religion, leurs habitudes matrimoniales et même leur langue.* »

S'il est avéré que la langue se perd en deux ou trois générations, les dernières enquêtes indiquent que le lien avec l'islam n'est pas en perte de vitesse. Il faut certes avoir une certaine prudence

dans l'interprétation des statistiques religieuses concernant l'islam, car l'assiduité à la mosquée le vendredi n'a pas la même signification que la pratique dominicale des catholiques. Cependant deux affirmations sont solides :

- D'une part, de 1989 à 2001, la pratique religieuse ne diminue pas. Ainsi, en 2001, 36 % des personnes interrogées d'origine musulmane se disent croyants et pratiquants, et 42 % se disent musulmans croyants (IFOP)

- D'autre part, chez les 16-24 ans (généralement nés et scolarisés en France), augmente le nombre de ceux qui se déclarent musulmans croyants et pratiquants ou musulmans croyants. Ce chiffre grandit chez ceux qui ont fréquenté l'enseignement supérieur : en 1994, ils étaient 24 % à se dire croyants et pratiquants ; ils sont 39 % en 2001. Les résultats de ce sondage tordent ainsi le cou à l'idée si répandue que seraient musulmans ici surtout ceux qui sont en échec scolaire ou social.

Quête religieuse et recherche d'identité

Des interprétations diverses voire contradictoires voient le jour autour de la signification de la pratique des jeunes. Au-delà des réactions passionnelles, ne serait-il pas opportun de bien com-

prendre ce qui se joue chez ces jeunes musulmans, maintenant citoyens français ? Ils ont leurs pieds en France, mais où est leur tête ? Un nécessaire labeur est à l'œuvre chez eux concernant leur identité. Leur processus de construction identitaire a plusieurs références : nés et scolarisés en France, ils ont baigné dans les valeurs de ce pays, mais à un moment ou un autre surgit "l'ailleurs absent", la mémoire d'origine. À coups, étapes et soubresauts ne manquent pas, surtout quand il s'agit de jeunes exclus ou en échec : ils sont en mesure de voir l'écart qui existe entre les promesses de la République et leur situation d'exclus. Certains observateurs, plus attentifs à l'immédiat et aux explosions de colère, soulignent que ces jeunes resteront étrangers au pays qui les a accueillis. Davantage branchés sur la longue durée, des sociologues de renom analysent l'évolution qui se joue sur une ou deux générations. L'identité de ces jeunes est en gestation, elle est pluridimensionnelle, elle s'appuie sur un laborieux travail des mémoires : la mémoire du français qu'ils sont devenus et leur mémoire ancestrale. Dans ce cheminement se manifeste un lien intime entre la question de l'identité et celle de la religion. Vivant leur religion dans un pays où l'islam

a été si peu vécu, et dans lequel les musulmans sont minoritaires, ils sont conduits à un important travail de recomposition de leur propre foi. Et une sociologue a pu écrire : « *pour eux, ijthad (interprétation) rime avec diaspora (leur condition minoritaire)* ».

Communauté ou communautarisme ?

C'est dans cet horizon en mutation que les musulmans de France inscrivent leur présence. Beaucoup les guettent ici et craignent que, s'ils s'organisent en groupes, on soit sur une pente qui conduise au communautarisme. Lorsque des jeunes d'un quartier ou d'une association se mettent à pratiquer leur religion (prière, ramadan, plus d'alcool...), une peur saisit souvent leurs compagnons, voire des acteurs sociaux : leurs regroupements ne vont-ils pas avoir une odeur communautariste ? Mais s'agit-il de l'importation du modèle anglo-saxon : une présence sur le territoire national avec des groupes ethniques ou culturels ? Ou bien s'agit-il de la légitime aspiration de croyants musulmans à pouvoir manifester leur appartenance à une communauté religieuse ? De fait, les musulmans ont une longue tradition selon laquelle la relation à Dieu ne peut être cantonnée dans la conscience

mais doit s'exprimer dans des comportements sociaux. Il est utile de noter qu'on trouve la même exigence en terre chrétienne...

Pour apprécier l'évolution engagée, un critère simple peut être proposé : ces jeunes résistent-ils à la tentation de s'isoler et de vivre "entre eux" ? La plupart inscrivent leur engagement de croyants dans le tissu associatif. Ainsi aux dernières élections, la majorité d'entre eux ont dénoncé l'illusion ou l'erreur de faire un "parti musulman". Même si c'est difficile à vivre, leur action se situe dans le jeu des diverses associations ou partis politiques.

POSTURE DES MUSULMANS PARMIL LES DÉFIS DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE

Pour continuer à dresser un état des lieux, il nous faut prendre en compte ce fait : l'islam n'est plus une réalité extérieure à la société française. Plus de la moitié des musulmans de France sont de nationalité française. Tant de liens se sont tissés sur près de trois générations, tant de cheminements se sont entremêlés ; existent tant d'emboîtements mu-

tuels qu'il est nécessaire de considérer l'islam comme un élément de la société française. On le constate dans plus d'un secteur de notre vie en société.

Des mosquées dans le paysage urbain français

La place qu'ont prise les mosquées dans nos cités illustre la posture des musulmans dans la société française. La Mosquée de Paris fut construite au lendemain de la première guerre mondiale, en hommage à tous les musulmans qui versèrent leur sang pendant ce conflit. Elle joue un rôle emblématique que ne manqua pas de souligner le Maréchal Lyautey : « *Quand s'érigera le minaret que vous allez construire, il ne s'élèvera dans le beau ciel d'Ile de France qu'une prière de plus dont les tours catholiques de Notre Dame de Paris ne seront point jalouses.* »

Dans les années 70, n'existait qu'une petite centaine de lieux de culte musulmans. C'était la période où les travailleurs immigrés connaissaient de rudes conditions de vie. Leurs lieux de prière étaient souvent réduits à quelques mètres carrés dans une cave ; parfois, par solidarité, une paroisse prêtait ou louait des locaux dont elle n'avait pas besoin.

À partir du moment où les travailleurs se sont fixés en France et ont fait venir leur famille, la carence de lieux de culte est devenue patente. C'est surtout dans la décennie 80-90 que s'exprima la revendication de lieux de prière, soit dans les foyers de travailleurs immigrés, soit sur les lieux de travail, soit dans les quartiers. En fait la plupart des lieux existant à cette époque ne méritent pas le nom de mosquées. Il s'agit souvent d'entrepôts réaménagés. Une constatation s'impose : beaucoup de municipalités, à l'écoute d'une opinion hostile à la présence de mosquées sur notre sol, mettaient tous les obstacles administratifs sur la route des Associations musulmanes qui voulaient réaliser une mosquée. Il est piquant de noter que l'attitude de nombreux maires a changé depuis les dernières élections municipales : ils se sont en effet aperçus que les citoyens musulmans représentaient un bassin électoral important. De fait bon nombre de situations se sont débloquées ces derniers temps.

Autre aspect en pleine mutation : quelles fonctions les musulmans désirent-ils voir remplies par la mosquée ? La mosquée de Lyon a été inaugurée en 1994. Tout comme les projets des mos-

quées de Strasbourg ou de Marseille, elle vise à être, en centre-ville, à la fois un beau lieu de culte, un digne témoin de la culture musulmane et un centre actif d'échanges culturels.

Ces dernières années, surtout dans les banlieues, la carence de lieux de culte est devenue patente. Un nouveau besoin s'exprime : « *Comment assurer l'éducation religieuse des enfants nés et scolarisés en France ?* » Une réponse commence à être donnée : une association de familles musulmanes se fonde, sans distinction de pays d'origine. Il ne s'agit plus d'édifier une mosquée tunisienne ou marocaine, mais une mosquée qui puisse répondre aux besoins religieux de familles musulmanes françaises : lieu de prière pour les hommes mais également pour les femmes, école coranique, soutien scolaire pour les jeunes. On parlait, dans les années 80, d'un islam des caves. Apparaît aujourd'hui un islam de pavillons. À noter que des Associations de jeunes musulmans ouvrent des salles de prière dans lesquelles jeunes gens et jeunes filles puissent à la fois venir prier et se former.

Ce dernier fait met en évidence une grande difficulté des musulmans en France, elle concerne les imams et leur formation. La présence des mu-

sulmans en France étant récente, pour assurer les besoins spirituels de la communauté, on a fait appel à des imams formés dans les pays d'origine. Certains ne parlent pas français, d'autres ne sont pas équipés intellectuellement pour aider de jeunes français musulmans à vivre leur religion dans un pays et une culture très différents de ceux que connaissent ces imams. Dans l'immédiat, ces difficultés sont souvent palliées par le Président ou le Secrétaire général de l'Association qui gère la mosquée : ceux-ci sont en effet venus en France depuis longtemps, ils ont assimilé la culture occidentale et jouent un rôle de médiateurs culturels.

À plus long terme, il s'agit de la formation d'imams français. Dans la dernière décennie, trois Instituts ont vu le jour : l'Institut de la Mosquée de Paris inauguré solennellement, mais qui n'a pas encore formé d'imams ; l'Institut d'études islamiques de Paris qui fonctionne surtout par week-ends ; l'Institut de Sciences humaines établi près de Nevers, qui a des pensionnaires, des cours par correspondance et une annexe à Paris : critiqué par certains pour ses tendances assez fondamentalistes, il forme néanmoins de jeunes imams ou des cadres associatifs, désireux d'inscrire la communauté musulmane dans la société française.

Citoyens dans une démocratie en crise

Plus de la moitié des musulmans de France sont français. Mais sont-ils citoyens ou souhaitent-ils l'être ? Si leurs pères gardaient dans la tête les violences de la guerre de libération (1956-1962), les fils portent les traces d'une longue mémoire, celle de la colonisation, avec les souffrances et l'humiliation qu'ont connues leurs aïeux. Ceci étant, il est remarquable de voir, surtout depuis 1990, un nombre important de jeunes nés en France revendiquer la citoyenneté française et vouloir être des citoyens actifs. C'est à l'école ou à l'université – pour ceux qui y ont eu accès – qu'ils ont entendu et aimé les mots de démocratie, de citoyenneté, de république, etc.

« *Nous sommes musulmans sans restriction ; nés français ou l'étant devenus par libre choix, nous sommes citoyens de la République sans restriction, respectueux de la Constitution, des lois de la République et de la laïcité.* » Et au moment où beaucoup de jeunes se désintéressent de la politique, il se trouve un minorité significative de jeunes musulmans qui prennent des initiatives "civiques". Ainsi, avant les élections municipales de 1995, l'Union de la jeunesse musulmane lance le "Comité des 100 000" dont l'objectif était de pousser

à une inscription massive des jeunes musulmans sur les listes électorales. Ainsi un récent numéro de la revue "La Medina" (mensuel très lu par les jeunes générations) a un grand placard : « *Citoyens, citoyennes, inscrivez-vous sur les listes électorales, participez à la vie de la cité et à la construction de la France du 21^e siècle.* »

Devant ces nouvelles pratiques citoyennes, l'interrogation rebondit : « *L'islam classique ne connaissant pas la séparation de la politique et de la religion, que va-t-il se passer en France ?* » Une revue titre : « *L'islam est-il soluble dans la république ?* » On voit l'excès : demanderait-on au christianisme de se dissoudre dans la république ? Mais la question est réelle : « *Une démocratie républicaine et l'islam peuvent-ils cohabiter, et réciproquement ?* » Un grand intellectuel égyptien fournit une réponse pertinente : « *Si l'islam est d'abord une idéologie, non ; si l'islam est essentiellement une religion, oui.* » La réponse des musulmans de France à une enquête récente est fort éclairante. À la question : « *Pensez-vous que la séparation de l'État et des religions permet aux croyants de toutes les religions d'exprimer leur foi ?* », ils sont, en 2001, 76 % à répondre oui

(72 % en 1994) et notons-le : 80 % parmi les femmes et 81 % parmi les 35-54 ans.

La tendance est clairement indiquée, mais les difficultés ne manquent pas pour ce qui est, en réalité, un long apprentissage mutuel. Leur engagement citoyen revêtira les couleurs d'un combat pour la justice. Et c'est de manière très réaliste qu'un tout récent "Forum citoyen des cultures musulmanes" a questionné les candidats à la Présidence.

Musulmans dans une laïcité en débat

Les musulmans seraient-ils hostiles à la laïcité ? Les lois laïques françaises seraient-elles incapables de faire une place aux musulmans ? Beaucoup l'ont cru.

L'un des mérites de l'Atelier "Islam et laïcité", créé au sein de la "Ligue de l'Enseignement", fut de permettre la rencontre entre gens très différents : penseurs de la laïcité et croyants de religions musulmane, chrétienne et juive. On put entendre comment les uns et les autres vivaient la laïcité et pourquoi ils y tenaient ; certains dans l'horizon des lumières et dans l'esprit des fondateurs des lois laïques ; d'autres, nouveaux venus en ces lieux, disaient pourquoi ils étaient attachés à la

laïcité. Dans une connaissance mutuelle, bien des préjugés tombent de part et d'autre. Parfois les échanges sont vifs mais des valeurs communes se dégagent. Ainsi l'intuition laïque n'est ni anticléricale ni antireligieuse mais elle veille farouchement à la liberté des esprits, s'attachant à ce qu'elle ne soit mise à mal par aucun prosélytisme. Dans ce climat d'écoute, a pu être abordée de façon paisible la question du voile qui avait suscité, depuis 1989, des débats passionnés. Les membres de cette Commission pouvaient ainsi affirmer leur attachement au socle législatif de la laïcité, ils souhaitaient veiller à l'esprit de sa mise en œuvre, sachant qu'ici et là des sectarismes demeurent bien actifs.

En droit français, les religions trouvent leur place dans le cadre de la Loi de Séparation des Églises et de l'État (1905). L'article 2 de la loi est fort connu : « *La République ne reconnaît, ne salarie, ne subventionne aucun culte.* » Dans son exigence positive, l'article 1 est moins souvent cité : « *La République assure la liberté de conscience. Elle garantit le libre exercice des cultes, sous les seules restrictions édictées ci-après dans l'intérêt de l'ordre public.* » Qu'en est-il pour les musulmans ? Des

juristes, plus soucieux de l'esprit des lois laïques que de leur lettre, se posent la question : « *Les nouveaux venus – ceux qui n'étaient pas présents sur le territoire en 1905 – sont-ils aussi égaux que les autres ?* » Et ces juristes pensent spécialement aux devoirs qui incombent à l'État de garantir la liberté des cultes (art.1). Ainsi, au lieu de mettre une montagne d'obstacles administratifs devant les demandes de mosquées, ne serait-il pas dans l'esprit de la loi d'aider les musulmans à sortir des "caves" ?

De fait, des solutions pourraient être trouvées à des problèmes pratiques qui tracassent les musulmans dans leur vie quotidienne. On peut citer la viande hallal et la question des abattoirs, les cimetières pour ceux – et ils sont chaque année plus nombreux – qui souhaitent être enterrés ici, dans ce qui est devenu leur terre, mais ils désirent en respecter leurs prescriptions rituelles ; des Carres musulmans commencent à être aménagés. Des solutions se préparent pour la création d'aumôneries musulmanes là où le besoin se fait sentir (hôpitaux, prisons, armée, etc.) ; on a vu plus haut que les réticences ou les refus des Maires concernant l'édification des mosquées laissaient la place à des attitudes plus positives.

L'islam parmi une pluralité de voies spirituelles

Sous cet aspect, un écart se creuse entre les primo-arrivants et leurs enfants scolarisés en France. Les premiers venaient d'un pays d'islam où la transmission de la religion se faisait dans la continuité des générations : leur islam était une religion transplantée. Les seconds, dès l'école, sont embarqués dans un brassage interreligieux. Musulmans, chrétiens, bouddhistes, agnostiques s'entrecroisent, ils lient des relations amicales ; certains fondent des couples mixtes. Ils sont une minorité religieuse définitivement installée ici. Imagine-t-on les transformations culturelles qui sont en cours chez eux ? Ne serait-ce qu'au niveau des pratiques matrimoniales. Sait-on que l'âge moyen du mariage de jeunes françaises d'origine maghrébine est de 28 ans, et que le nombre d'enfants par femme de même origine est descendu à moins de trois ?

Vivant dans un paysage pluraliste, la nécessité s'impose d'accepter l'autre, l'autre d'une autre religion. Puisque nous tenons de la Révélation la vérité, pourquoi dialoguer avec les autres ? La tentation du "convertissez-vous d'abord" doit être surmontée chez les jeunes, qu'ils soient chrétiens ou musulmans. Devant des musulmans plus traditionnels,

une jeune mère de famille disait : « *Je ne vous comprends pas. Dieu est si grand ! C'est comme une haute montagne, il y a plusieurs chemins pour atteindre le sommet. Nos religions doivent s'épauler...* ». Et cette femme ne sortait pourtant pas d'une école de théologie !

La religion relève d'abord d'un choix personnel. Malaxés par la modernité et la relativité de notre culture, l'interrogation fuse : « *Comment puis-je être croyant quand le doute m'habite ?* » Certains affirment leur foi en Dieu mais refusent d'appartenir à une religion. D'autres s'éveillent à une réflexion critique ; ils sont aidés par des intellectuels qui contribuent à penser cette situation inédite: le Coran doit être lu et compris dans le contexte dans lequel "il est descendu". Aujourd'hui il doit être entendu et compris dans le contexte culturel que j'habite. Certains soulignent la chance qu'ont les croyants de pouvoir s'exprimer sur ces sujets dans un pays de liberté.

Représentation de l'islam et gestion publique du religieux

La posture qu'occupent les musulmans dans la société française, le fourmillement de leurs Associations rendent plus urgente la question de leur

place publique dans notre République. On peut considérer ce problème à divers niveaux.

Saute d'abord aux yeux l'absence d'une représentation nationale des musulmans. Beaucoup s'y sont essayé. Successivement deux Recteurs de la Mosquée de Paris, puis plusieurs Ministres de l'Intérieur. Ainsi, en 1990, Pierre Joxe, en tant que Ministre de l'Intérieur, prend l'initiative de créer le CORIF (Conseil de réflexion sur l'islam de France) ; son successeur, Charles Pasqua, prend un parti différent et demande à la Mosquée de Paris d'être au centre d'un regroupement autour d'une Charte du culte musulman, mais les liens très marqués de la Mosquée de Paris avec l'Algérie font échouer ce projet. Jean Pierre Chevènement affirme avec force que "l'islam a sa place à la table de la République". Le Ministre de l'Intérieur et son successeur proposent aux "principales sensibilités musulmanes" une "Consultation sur l'organisation du culte musulman". Sur ce chemin les difficultés ne manquent pas, à commencer par des dialogues parfois difficiles entre musulmans. Diverses critiques sont également exprimées : certains trouvent trop forte la représentation d'organisations jugées fondamentalistes ; d'autres contestent la présence de personnalités choisies surtout par le Ministère. Par ailleurs, des

associations de jeunes musulmans nés en France ont expérimenté dès l'école la laïcité et ses exigences ; au risque qu'une auto-organisation de l'islam en France prenne plus de temps pour voir le jour, ils n'acceptent pas l'interventionnisme du Ministre. Un accord s'est cependant dégagé : il s'agira d'une désignation faite par les mosquées au prorata de leur fréquentation évaluée selon leur superficie. Ainsi cette représentation ne sera pas celle de tous les musulmans mais celle de leurs lieux de culte. M. Sarkozy vient d'affirmer qu'il désirait voir la consultation aboutir, mais il souhaite faire une plus grande place à la Mosquée de Paris et augmenter le nombre des membres désignés. Rien ne dit que ces interventions soient acceptées par la majorité des musulmans.

Il est une autre manière de regarder la place publique de l'islam en France en se plaçant au plan local. Au moment de la guerre du Golfe, tout comme au début de la seconde intifada, une peur vit le jour : il fallait éviter que l'affrontement avec l'Irak ne génère ici des bagarres ethniques ou religieuses. Et l'on vit partout des maires, des préfets ou des responsables de centres culturels inviter les responsables religieux à se rencontrer et à

apporter leur pierre à la paix civile. Dans ce contexte a vu le jour, avec l'appui du maire, Marseille – Espérance qui réunit les nombreux responsables religieux de l'agglomération. Depuis, est né Roubaix-Espérance qui a la particularité d'être réuni à l'invitation d'une composante laïque. Ces initiatives mettent en évidence deux faits :

- l'importance des réalisations locales ou régionales qui peuvent revêtir diverses figures. Sont apparus ici ou là des Conseils interreligieux ou des Commissions extra municipales.

- La religion ne saurait être renvoyée à une sphère exclusivement privée. C'est un des mérites de l'islam que de nous inviter à rouvrir une recherche à ce sujet. On peut noter que les sociologues viennent de créer une unité de recherche intitulée : "Gestion publique des religions."

DANS UNE SITUATION INÉDITE, UN LABORATOIRE POUR L'AVENIR

La religion musulmane est présente dans le paysage français. Mais vers quel avenir nous dirigeons-nous ? Nul ne saurait le prédire. Du moins

peut-on affirmer que deux dialogues sont engagés dont il importe de suivre la possible fécondité.

- 4 à 5 millions de musulmans vivent en France. Ils sont une minorité dans une société largement sécularisée, à la fois laïque et démocratique. Notre avenir n'est ni dans la juxtaposition de deux sociétés ni dans la schizophrénie entre deux cultures. En chacun, un dialogue est engagé entre deux sources : la tradition musulmane et la citoyenneté française. Quelle eau vive jaillira de ces sources ? Comment se présentera leur confluence ?

Un point peut être établi dès maintenant : ce n'est pas le même type de croyant que génère la récitation du Coran en langue arabe et celui qui génère la première lecture du texte sacré en français avant que de s'initier à sa récitation arabe. On peut augurer que le rapport au texte ne se fera pas de la même manière dans les deux cas. Mais quels seront les intellectuels musulmans qui pourront

en rendre compte ? Certains soulignent dès maintenant que c'est avec un esprit occidental, marqué par les sciences humaines, qu'il faut aborder le Livre, le lire et le comprendre.

- Le second vis-à-vis concerne d'abord notre propre culture. Une fraction notable de la société française est musulmane. Dans une société dont le passé est tellement marqué par le christianisme, quel apport les musulmans pourront-ils faire à la société française et à sa culture ? La question peut étonner mais elle est incontournable.

Pour illustrer ces enjeux, circule une question à double entrée : « *L'islam, une chance pour la France ? La France, une chance pour l'islam ?* »

Pour pouvoir répondre à cette dernière interrogation, il faudrait savoir comment les musulmans des pays d'islam réagiront à ce qui germe dans les communautés musulmanes en France et en Europe. L'à-venir est ouvert. ■

Au nom de Dieu miséricordieux...
Bismillah ar-Rahmàn ar-Rahîm
Sourate 1, verset 1



En Algérie depuis 1955

par **Colette GALLAIS**
des équipes d'Ivry

Le long itinéraire de Colette en Algérie vaut bien le détour de quelques minutes à donner pour la lecture de son témoignage. À recevoir comme une lumière pour la rencontre des croyants musulmans. Elle fait partie de l'équipe d'El-Biar dans le diocèse d'Alger.

Mon itinéraire

D'un milieu ouvrier, j'ai connu la Mission de France à Graille à l'âge de 17 ans. Je travaillais en usine. À vingt-et-un ans, j'ai rencontré ce qu'on appelait à l'époque "les filles de la Mission".

Après une formation avec l'étude de l'Évangile j'ai été envoyée, selon mon désir, en Algérie. Pour moi, j'ai toujours cru que la foi en Jésus Christ pouvait être vécue dans un milieu non-croyant, athée, comme elle pouvait être vécue dans un pays Musulman.

Ma vie en Algérie avant son indépendance

En Algérie, j'ai été attirée d'abord par la lutte pour obtenir l'indépendance, puis par la construction d'un pays socialiste, un pays en voie de développement.

Engagée avec le syndicat UGPA-PTT et en équipe avec Jeannette, je suis restée dans notre quartier musulman, même pendant la période du "cessez le feu".

Mes collègues de l'UGTA m'ont demandé d'une part, de rester dans le quartier car j'y étais plus en sécurité, et d'autre part de ne pas me rendre à mon travail ; il en était de même pour eux, car nous étions dans l'insécurité totale.

Ma vie en Algérie après l'indépendance

Suite à ma participation à la révolution, à l'indépendance j'ai obtenu la nationalité Algérienne. Cette option m'a permis de travailler dans une administration. J'ai donc suivi la première forma-

tion professionnelle comme surveillante au téléphone avec les premières Algériennes qui travaillaient aux PTT. Celles-ci venaient de différentes villes du pays. Au central téléphonique de la capitale, à l'indépendance, il n'y avait que six femmes Algériennes, par la suite elles ont été jusqu'à six cents. De suite, j'ai été appelée avec une autre collègue Algérienne à former des opératrices ; notre enseignement se faisait par brigade, il fallait faire très vite.

Au début tout était en Français, par la suite toutes les phrases codes du mode opératoire étaient en Arabe. Sur place nous avions des cours d'Arabe. À cette époque j'ai dû faire un choix, me libérer de l'enseignement professionnel pour avoir plus de temps ou étudier la langue Arabe. Mon choix a été de m'investir dans la formation des femmes et cela, pendant une vingtaine d'années.

Être chrétienne en milieu musulman

Seule comme chrétienne tout au long de ma carrière aux PTT, soit trente quatre ans, j'ai posé des actes qui rappelaient ma foi chrétienne. Par exemple prendre un repos à Noël, Pâques, l'As-

cension et la Pentecôte. Chaque fois des questions étaient posées et, de ce fait, je parlais de Jésus Christ. Mais aussi chaque fois on me signalait que Jésus n'était qu'un prophète.

Donc Jésus n'est pas une référence entre nous mais une barrière car pour les musulmans, nous avons falsifié le message.

Je partage avec les musulmans une réflexion religieuse sur les différents aspects de la religion musulmane.

J'ai été édifiée par la manière dont ils parlaient de Dieu, de sa grandeur, de sa miséricorde, du sens du pardon dans les familles au moment de "l'Aïd Seghir", fête après le ramadhan.

Au travail, une collègue partant définitivement pour se marier nous a dit : « *Je vous demande pardon, peut-être que je n'ai pas toujours été correcte* ». J'ai toujours pensé que la foi musulmane pouvait être une approche authentique vers Dieu, qui peut se révéler de plusieurs façons ; cela ne peut être qu'une richesse pour nous les chrétiens. La vérité, c'est Dieu et non les religions.

Pour le musulman il faut d'abord exprimer sa soumission à Dieu par le respect de la loi musulmane. J'ai alors redécouvert que l'Évangile, l'Esprit de Jésus, était une communion à vivre

avec fidélité au moment présent. La foi devient alors un éclairage dans toute ma vie et m'ouvre à une grande liberté.

Le musulman prie cinq fois par jour, alors on me demande comment je prie. Je garde avec eux cette reconnaissance de la grandeur de Dieu. Il arrive que certains me demandent de prier pour eux, mais surtout pour la paix. J'ai toujours pensé que la prière d'un croyant en Dieu était vraie, quelle que soit sa religion. Mais je n'ai jamais entendu les amis dire « *Dieu nous aime* ». Par contre, je les ai entendu dire « *nous ne sommes pas les enfants de Dieu, Il n'a pas enfanté* ». Dieu n'est pas Père pour eux.

Lors d'une discussion avec une amie sur notre foi en Dieu, nous parlons de nos doutes dans notre recherche. Tout de suite, elle a ajouté « *je n'ai pas le droit de douter de Dieu, c'est un péché* ». Je dis souvent cette parole de Jean : « *Si tu n'aimes pas ton prochain que tu vois et que tu dis aimer Dieu, tu es un menteur* ». Depuis que je suis en retraite, la solidarité dans la vie de chaque jour, c'est mon choix d'engagement.

Rencontrer les mêmes difficultés quotidiennes : manque d'eau au robinet, manque de médicaments, longues chaînes avec les petits vieux pour

se faire rembourser à la sécurité sociale, etc. Solidarité avec mes amis Kabyles dans leur désir de reconnaissance, de respect de leur identité. Mais le mot solidarité, "vivre avec", ne va pas par exemple jusqu'à faire le ramadhan avec eux. Dans mes relations, je sens bien que le désir du prosélytisme est très profond chez les amis, ils aimeraient tant que je devienne musulmane.

Une collègue s'était rendu compte que pendant le ramadhan, je ne mangeais pas à l'heure du déjeûner. Elle a discuté de cela avec les collègues, puis elles ont dit ceci « *elle nous respecte en ne voulant pas manger devant nous et elle respecte notre religion* ». Le mot respect est très significatif et a beaucoup d'importance pour elles.

On parle aussi beaucoup de tolérance. Mon origine étrangère fait qu'on tolère que je sois chrétienne, mais on ne tolère pas qu'un musulman devienne chrétien. Un musulman peut penser que chrétienne, je puisse un jour opter pour l'Islam, la dernière religion révélée, mais qu'un musulman devienne chrétien, c'est renier le Dieu unique révélé par son prophète.

En conclusion

Nous devons vivre en Algérie, nous chrétiens en minorité, le sacrement de la rencontre, comme nous le demande notre Archevêque ; nous s'interroger ensemble sur notre relation à Dieu et sur la fidélité aux hommes nos frères. Ayant souffert ensemble du terrorisme, nous devons poser des gestes et des paroles qui préparent la paix et la justice. Ce qui est premier, ce n'est pas le dialogue inter-religieux, mais d'échanger, de partager. Pour moi, je milite surtout pour que les femmes trouvent leur place dans la société, que soit reconnue la dignité de la femme dans la famille, au travail et même dans les organisations politiques du pays. Je voudrais conclure par un témoignage. Une jeune femme mendicante assise sur le trottoir avec son enfant m'a demandé un jour : « *Pourquoi restez vous ici, la vie est difficile, vous êtes mariée à un Algérien ? une religieuse ?* » Comme je répondais par la négative, elle a ajouté : « *eh bien, vous nous aimez* ». Pour moi, c'est vrai. ■

À la rencontre du mystère de Dieu

par **Dominique LANQUETOT**

prêtre de la Mission de France

Dominique Lanquetot partage depuis plus de 45 ans la vie du peuple algérien. Il livre ici le témoignage d'une foi chrétienne marquée par la rencontre de l'Islam.

Je suis arrivé en Algérie en 1956, en pleine guerre... J'y suis venu, envoyé par l'Église, au nom de Jésus-Christ et de son Évangile... J'y demeure aujourd'hui pour les mêmes raisons, mais pas de la même manière. Je m'explique :

Ce que j'ai reçu (et reçois) de la foi musulmane

En arrivant en Algérie, j'étais pour l'indépendance du Pays, mais je n'avais lié amitié avec

aucun Algérien et je ne connaissais pratiquement rien de l'Islam...

C'est d'abord la situation "coloniale" qui m'a absorbé...

La première personne qui a commencé à me faire découvrir l'Islam, c'est, en 1957, le Père Dalvernies, Jésuite du Liban, avec qui nous apprenions l'arabe et qui nous a transmis son admiration et son respect du Coran...

La seconde personne, c'est un berger de Bethléem qui, le soir de Noël, alors que nous étions en train de prier dans les champs, après avoir assisté à notre prière en silence, nous a invités, deux de mes camarades et moi-même, à venir prendre un thé sous sa tente...

Nous y avons trouvé sa femme, un bébé et quelques chèvres et brebis... ! Nous avons achevé notre louange de Noël dans la basilique de la Nativité, beaucoup plus agitée... !

... À mon retour en Algérie, en 1958, nous avons traversé la période difficile de l'OAS ; j'habitais un quartier à grande majorité algérienne et j'y ai fait la connaissance d'une veuve, noire, respectée par tous les gens du quartier, très attentive aux tout petits, et qui, à l'époque, osait recevoir à sa table des amis européens, le plus

souvent chrétiens, et qui partageaient avec elle le souci de l'indépendance du Pays... Cette femme profondément musulmane, décédée il y a quelques années, durant le Ramadhan, accueillait avec son cœur, vivait sa foi, tout en respectant et en aimant ses amis chrétiens. Elle fut et demeure pour moi une amie...

En 1962, j'ai commencé à travailler à l'Hôpital comme secrétaire médical. J'ai assumé cette fonction durant 30 ans...

Les premières années de l'Indépendance ont été polarisées par la construction du Pays, l'option socialiste plus que l'Islam, même si, comme on l'écrit aujourd'hui, ce fut aussi "une des constantes du Pays".

Pendant ces premières années de travail, au cours desquelles j'étais aussi responsable d'une communauté chrétienne, j'ai été impressionné par le sérieux, la compétence, le dévouement de certains de mes collègues algériens ou algériennes que je sentais paisiblement fidèles à leur foi musulmane et qui avaient acquis une consistance d'homme qui n'avait rien à envier à celle d'amis chrétiens... Par ailleurs, au contact des malades, de leurs souffrances – je travaillais à l'époque dans un service de chirurgie –, j'ai admiré et reçu com-

me une leçon l'endurance de bien des malades s'en remettant totalement à Dieu quant à leur avenir et sachant demeurer dans la Paix, face à la mort... Je me souviens de cet homme adulte, sur le point de mourir et me demandant de "lui parler de Dieu".

En pédiatrie où j'ai travaillé 16 ans, j'ai rencontré la même endurance (qui n'est pas pour moi du fatalisme), la même foi auprès de mamans au chevet de leurs enfants.

J'ai très souvent été interrogé par la régularité dans la prière, surtout celle du "petit matin", de bien des amis musulmans croyants, sans parler de la discrétion et du courage, particulièrement des femmes les plus modestes, manifestés durant le jeûne du Ramadhan, sans que leur travail quotidien en soit affecté !

J'ai vite compris et reconnu que tous ces hommes et toutes ces femmes rencontrés au jour le jour n'attendaient pratiquement rien de moi du point de vue de la foi, même si la plupart savaient que j'étais croyant, prêtre et membre d'une communauté chrétienne, ce qu'ils rattachaient plus ou moins confusément à l'Église selon les circonstances ou les images vues à la télévision.

En trente ans de vie professionnelle, je n'ai pas eu à parler explicitement de Jésus-Christ... ce qui est encore le cas aujourd'hui, à l'exception de quelques amis (es) avec qui je cherche Dieu (j'y reviendrai).

Parmi ces amis, je dois mentionner l'un d'entre eux que je connais depuis 20 ans, handicapé, ingénieur, aujourd'hui grand malade chronique, père de 5 enfants et qui a eu constamment, tout en me respectant dans ma foi, le souci de me faire partager la sienne.

Particulièrement ouvert, il connaît la Bible, comme il me le dit « *il vénère et aime Jésus-Christ* » mais le Prophète Mohammed est aujourd'hui son guide qui lui annonce Dieu en qui, « il se remet, il s'abandonne » au cœur même de sa maladie et d'une situation familiale précaire. C'est grâce à lui que j'ai mieux connu et respecté le Prophète Mohammed, c'est avec lui que j'ai lu une partie du Coran dont il m'a fait découvrir, au delà de tout légalisme, la manière dont il interprète la volonté de Dieu qui inspire sa vie quotidienne.

Parmi ceux qui m'ont aussi fait découvrir l'Islam et le Coran de l'intérieur, je dois signaler Christian de Chergé, prieur du monastère de Tiberghine, qui durant plusieurs années m'a aidé à

découvrir, reconnaître, apprécier la vie en Dieu, et de Dieu, d'un certain nombre d'amis musulmans.

Durant les années difficiles que nous venons de vivre et dont nous ne sommes malheureusement pas tout à fait encore sortis, nous avons reconnu l'héroïsme de certains imams qui, au prix de leur vie, ont refusé d'approuver la violence des massacres d'innocents.

Je dois aussi signaler, durant ces années dures, la ténacité dont j'ai été le témoin de la part d'éducatrices d'enfants handicapés mentaux, qui ont maintenu leur travail dans les mêmes conditions et la même tenue vestimentaire, malgré les dangers que cela représentait pour elles.

Aujourd'hui je partage avec un petit groupe d'amis(es), de tendance soufi, notre commune recherche de Dieu à partir, essentiellement, d'un échange fraternel, de nos « sources » qui animent la foi et la vie des uns et des autres.

À propos des jeunes, j'ajouterais ceci : Depuis 1988, les jeunes ont traversé des années de violence mais aussi de chômage, de pénurie de logements, souvent de mépris, ce qui fait que si, chez beaucoup, l'Islam reste une référence, ils sont de plus en plus exigeants quant à la vérité des

convictions et leur confirmation dans les actes de la vie quotidienne, sans lesquelles ils ne peuvent accorder leur confiance.

Élargissement de ma "vie de foi"... et respect du Mystère de Dieu !

Au cours de ce lent cheminement, qui continue aujourd'hui, quelle a été mon évolution dans la formulation de ma foi ?

Comme je l'ai dit plus haut, j'ai rencontré dans ma vie des musulmans et musulmanes "consistants et cohérents dans leur foi".

Le contenu de ma foi n'était pas pour eux une question, sinon celle soulevée par l'Islam à propos du dogme chrétien.

À part quelques exceptions, je n'ai jamais explicitement rendu compte de ma foi en Jésus-Christ.

Comme je l'ai dit, je me suis attaché à découvrir le contenu de la foi musulmane, en particulier en lisant le Coran, ce que je pratique encore aujourd'hui assez régulièrement.

Cette lecture du Coran exige parfois de moi : fidélité... elle ne m'emballe pas toujours et

parfois elle me heurte (mais il en est de même pour moi vis-à-vis de certains passages de l'Ancien Testament), elle me permet néanmoins de retrouver des versets qui expriment parfaitement la **qualité de foi** que j'ai reconnue auprès des amis musulmans dont j'ai parlé.

Pendant la communion dans la foi avec des amis musulmans reste forcément limitée, ce qui est particulièrement sensible au moment de nos fêtes religieuses et dans le partage du pain eucharistique.

C'est cette distance, cet écart, ces limites (personnellement surtout ressenties à l'égard de 3 enfants de 10, 12 et 18 ans, aujourd'hui musulmans, que j'ai eu à prendre en charge au décès de leur père, il y a 13 ans) qui m'ont poussé à m'interroger sur la nature de la relation que Dieu pouvait avoir avec des hommes et des femmes pour qui Jésus-Christ n'était reconnu que comme un Prophète, certes exceptionnel, mais qui ne peut prétendre à aucun autre titre.

De cette méconnaissance de Jésus, et en particulier de son incarnation, les hommes et femmes que j'ai rencontrés ou que je rencontre n'en sont pas responsables ; progressivement la conviction s'est établie en moi que Dieu aimait, par son Fils

Jésus-Christ, tous les hommes et femmes d'aujourd'hui, en leur accordant son Esprit qu'Il a accordé en plénitude à son Fils Jésus.

Ce don universel de l'Esprit, dont l'Écriture nous parle, produit les mêmes effets dans le cœur de tout homme : adoration, louange (chacun selon sa foi, sa culture et son style) mais aussi fruits de paix, de solidarité, de justice, de vérité, de pardon et de joie et, à ce titre, comme je l'ai rencontré au cours de ma vie en Algérie, je l'ai constaté dans la vie quotidienne et j'en ai bénéficié de la part de frères et sœurs algériens, tout en continuant, autant que faire se peut, à lutter avec eux pour que ces fruits, communs à tous, demeurent.

Pourtant le chemin de foi est différent, certain écart demeure, certaines incompréhensions subsistent, qui m'interrogent et me renvoient au Mystère de Dieu. Il en est d'ailleurs ainsi pour toutes les religions et aussi pour les athées...

Cet aspect du mystère de Dieu, les musulmans qui cherchent l'acceptent beaucoup mieux. Ils font facilement référence à cette citation du Coran :

« Si Dieu l'avait voulu, il aurait fait de vous une seule communauté... »

Mais Il a voulu vous éprouver par le don qu'Il vous a fait.

Cherchez à vous surpasser les uns les autres dans les bonnes actions.

Votre retour, à tous, se fera vers Dieu ;

Il vous éclairera, alors, au sujet de vos différends. »

- Sourate "El Maïda" 5/48.

Cette communion de tous les hommes en Dieu est en devenir "en attendant le Jour de la Résurrection finale".

Elle est certainement à construire et, en ce sens, il est important que nous continuions à cheminer ensemble, nous réjouissant ensemble, selon

l'Esprit de Dieu, des évolutions de pensées et de comportements qui, aujourd'hui, sont importantes, de part et d'autre, et dont certaines peuvent contribuer à nous rapprocher.

C'est en raison de l'importance que j'accorde aujourd'hui à l'œuvre de l'Esprit en tout homme ; c'est grâce à ce que j'ai reçu de Lui que j'ai commencé ce témoignage en précisant que, si je me considérais toujours envoyé en Algérie au nom de Jésus-Christ et de son Évangile, ce n'était plus aujourd'hui de la même manière puisque j'avais appris à Le reconnaître aussi à travers la vie de frères et sœurs musulmans. ■

الله
لا اله الا
الله
الحي القيوم

*Dieu
Il n'y a de Dieu que lui,
Le Vivant,
celui qui subsiste par lui-même.*

Sourate 3, verset 2

Nouveaux regards sur l'Écriture coranique ?

par Alfred-Louis de PRÉMARE

Alfred-Louis de Prémare, que certains d'entre nous ont connu au Maroc, est professeur émérite de l'Institut de Recherche et d'Études sur le Monde Arabe et Musulman (IREMAM) d'Aix-en-Provence. Il vient de publier *Les fondations de l'Islam* (Le Seuil, 2002), livre dans lequel il partage le fruit de ses recherches.

Le titre qui m'était proposé pour ce petit article était "Nouveaux regards sur la révélation coranique". Je n'en ai pas conservé le terme "révélation", car il ne traduit véritablement aucun des deux vocables utilisés dans le Coran dans ce registre.¹ Le terme "Écriture", tel qu'il est défini par les dictionnaires français ordinaires, convient davantage au propos, et c'est aussi par ce mot que les musulmans désignaient et continuent à désigner le Coran.² À l'expression "nouveaux regards", j'ai ajouté un point d'interrogation. Pour

1. *Tanzil*: "faire descendre" ; *wahy*: "inspiration".

2. *Kitâb*: "écriture" et par extension "livre" ; "Écriture (sainte)" et par extension "Livre (saint)".

le moment, en effet, le regard qui est le mien, et dont il est question dans ce titre, me paraît ancien. S'il paraît nouveau à certains, c'est qu'ils ne le connaissent pas. Quoi qu'il en soit, je ne vais pas reprendre ici les éléments que j'ai présentés ailleurs, à partir de documents divers, sur la manière dont se sont constituées les premières Écritures islamiques, sur leurs prédécesseurs dans la période antérieure à l'islam et sur leur environnement à la fois scripturaire et humain.³ Je me contenterai de poser quelques questions que j'estime importantes – à la vérité une seule –, en me plaçant en observateur à l'intérieur des textes porteurs d'une tradition islamique multiforme. Il n'est pas besoin d'être un croyant musulman pour savoir lire attentivement et honnêtement ces textes.

Tabarî⁴ raconte ceci : « *Abou-Moussa al-Ach'arî* écrivit à 'Omar⁵ : « Tu nous envoies des lettres, mais sans en indiquer les dates ». 'Omar réu-

nit son conseil. Les uns dirent : « Établis les dates à partir de l'envoi en mission de l'envoyé de Dieu ». D'autres dirent : « Établis-les à partir de l'hégire de l'envoyé de Dieu ». 'Omar dit : « Eh bien ! Nous établirons les dates à compter de l'hégire de l'envoyé de Dieu, car son hégire a tranché entre la vérité et l'erreur ». »⁶

Cette anecdote est, dirons-nous, de tendance idéologique. Cependant, ce n'est pas la seule anecdote que Tabarî raconte à ce sujet, car il compile et met bout à bout des informations diverses. Les autres informations qu'il fournit sont neutres, parfois techniques, en tout cas pragmatiques, voire prosaïques : on cherche le moyen le plus commode d'établir un comput du temps qui soit satisfaisant pour les Arabes, comme les Grecs ou les Perses l'avaient fait pour leur propre compte. Cependant, la plupart des anecdotes rapportées par Tabarî s'accordent sur quelque chose : dans la majorité des cas, on ne pensait même pas à four-

3. *Les fondations de l'islam. Entre écriture et histoire*, Paris, Seuil, 2002, Troisième partie.

4. Tabarî, décédé au début du 10^e siècle de notre ère, fut l'historien classique des trois premiers siècles de l'empire arabo-islamique.

5. Abou-Moussa : l'un des généraux de la conquête arabe au 7^e siècle, notamment en Irak et dans les provinces de l'empire perse. 'Omar (634-644), deuxième successeur de Muhammad, résidant à Médine, au Hedjâz.

6. *Annales*, Leyde, Brill, 1879-1901, I, 1250.

nir un point de repère chronologique en se référant à l'envoi en mission de Muhammad par Dieu – *le mab'ath* –, ou bien, lorsque l'éventualité en était évoquée, on était incapable d'en préciser chronologiquement l'époque. C'était l'arrivée de Muhammad à Médine qui, en revanche, était déjà un point de repère, avant même son officialisation par le calife 'Omar, dit-on.

À plus forte raison l'historien d'aujourd'hui ne peut-il pas écrire quelque chose sur les débuts de l'islam en prenant comme point de repère le moment d'une révélation particulière qui aurait été adressée à Muhammad et par laquelle il se serait senti envoyé par Dieu. Pas plus que ne le pouvaient autrefois les informateurs de Tabarî, ou le calife 'Omar, homme éminemment politique s'il en fut, il ne peut cerner ce moment. Pas plus que les hommes de la tradition islamique qui transmirent ou écrivirent l'histoire, il ne peut savoir quelle fut sa première proclamation ou, si l'on veut, son premier "coran", et à quel moment eut lieu cette proclamation.⁷ Bien plus tard, et en se référant au corpus écrit que nous avons maintenant, les com-

mentateurs diront : "C'est telle sourate qui est descendue la première" ; ou bien : "Non ! c'est telle autre". Devant l'impossibilité de trancher, ils finiront par tenter d'harmoniser les opinions contradictoires. L'on bâtera alors, autour des quelques sourates citées concurremment, plusieurs récits, concurrents eux aussi, et l'on racontera ce qui avait pu se passer pour que Muhammad, commerçant de la tribu de Quraych en Arabie occidentale, se lance dans une nouvelle carrière, celle de prophète et de guerrier "émigrant sur la voie de Dieu".

Les premières générations de musulmans – d'après ce qui en est relaté – ont eu bien du mal à rassembler le corpus des corans fragmentaires, c'est-à-dire le recueil des proclamations ou récitations attribuées à Muhammad et que l'on voulait sélectionner pour constituer ce que l'on appellera plus tard "le Coran". Vers la fin du premier siècle de l'islam, d'ailleurs, on disait surtout "l'Écriture de Dieu", *Kitâb Allâh*, sans préciser autrement s'il s'agissait d'un livre déterminé et au sens propre du terme, ou si l'expression devait être entendue au sens plus général d'Écriture sainte.

7. Au départ, le mot "coran" – *qur'ân* – est un nom commun, issu de la langue syriaque, langue des chrétiens araméens, où qeryân signifiait, et signifie encore, "proclamation / récitation liturgique" d'un texte des Écritures.

Certains musulmans d'aujourd'hui ont du mal à accepter, lorsque l'on parle du Coran, le mot de "corpus", lequel désigne un assemblage de pièces de même nature restées durant longtemps dispersées et fragmentaires, qu'elles fussent mémorisées ou écrites. Or c'est le mot qu'employèrent les traditionnistes⁸ de l'islam lorsqu'ils présentèrent l'histoire de la constitution de ce recueil : ils parlaient de "collecte", de "collection", d'"assemblage" – *jam'* –. L'opération consistait à rassembler dans des codex⁹ ce que des hommes estimés être des connaisseurs avaient sélectionné, adapté ou composé, comme étant les révélations successives de Dieu à son prophète. Ces hommes savaient bien, puisqu'ils étaient les artisans de l'opération, que "le Coran a une histoire", comme on le dit aujourd'hui en croyant, ou en feignant de croire, que l'on a découvert récemment quelque chose de nouveau. En fait, ce n'est pas nouveau. Ce regard-là est aussi ancien que la tradition

musulmane, et il n'est pas extérieur à la communauté islamique des premiers siècles.

J'ai toujours été frappé par tout un ensemble de récits islamiques anciens à ce sujet. Je qualifierai cet ensemble de réaliste, comme peut être réaliste un historien d'aujourd'hui qui cherche à dégager des faits réels à partir d'informations dispersées, voire contradictoires. Les exemples de ce réalisme abondent, lorsqu'on se laisse porter au fil de ces relations, lesquelles commencent invariablement par : "Un tel a dit, qui le tenait d'Un tel, etc.". C'est bien plus tard que la conception d'un Coran incréé et descendu du ciel s'imposera, non sans allers et retours, et non sans périodes de violence inquisitoriale. Un texte incréé, descendu d'auprès de Dieu, sur un prophète qui doit le transmettre tel quel, devient forcément intouchable. Or les récits islamiques traditionnels eux-mêmes, faisant l'histoire de la collecte des fragments qui, rassemblés, constituent le texte coranique

8. "Traditionniste" : mot employé par les islamologues pour désigner un spécialiste de la Tradition islamique – *Sunna* –. Le mot *Sunna* désigne l'ensemble des traditions – *hadith* – relatives aux dits, faits et gestes attribués au prophète de l'islam par les premières générations de musulmans après les conquêtes. Le "traditionniste" est à distinguer du "traditionnaire", lequel est l'interprète de la Bible selon la tradition du Talmud.

9. Un codex est un livre manuscrit construit à partir d'un assemblage de cahiers. Le mot arabe, d'origine éthiopienne, est *mus'haf*. On sait qu'il y eut plusieurs codex coraniques, et qu'ils ne s'accordaient pas forcément.

d'aujourd'hui, nous apprennent que celui-ci connu un long moment où il n'était pas intouchable. Les textes coraniques furent élaborés, détruits et remaniés plus d'une fois, y compris du temps de Muhammad même, nous dit-on. Un simple regard sur le contenu composite d'une grande partie des sourates actuelles suffit à nous confirmer qu'il s'agit bien, au départ, d'un corpus d'écritures, rassemblé désormais en un seul volume, établi sous l'égide de différents califes et, finalement, imposé par eux comme étant la seule Écriture sainte de référence.

Un musulman d'aujourd'hui, citant un verset du Coran, introduira généralement sa citation par "Dieu Très-Haut a dit". Il ne pense pas à cette histoire, bien connue, pourtant, de ses devanciers. Il ignore sans doute que dans tel ou tel écrit qui a pu nous parvenir de la première moitié du 8^e siècle, lors des plus anciennes polémiques dogmatiques internes, une brève péripécie, qui figure aujourd'hui dans le Coran, peut survenir sans aucune référence à celui-ci, ou même peut survenir avec la simple mention : "Muhammad a dit".¹⁰

Ceci n'en modifie pas le contenu pour autant. C'est le contenu qui nous importe, serions-nous tentés de dire, beaucoup plus que l'attribution à Dieu ou à Muhammad. Cependant, ce problème d'attribution est important, car ce que l'on attribue à Muhammad n'a pas la même portée que ce que l'on attribue à Dieu.

D'où vient, alors, l'attribution directe à Dieu de la lettre même du Coran tel que nous l'avons actuellement ? Elle est inscrite dans le texte lui-même, certes. En effet, devant les divisions de toute nature qui risquaient de briser l'unité de la nouvelle puissance et d'entraver son expansion, il était nécessaire de produire un texte garanti par Dieu et donc intouchable. Il était donc nécessaire également qu'il y soit dit explicitement que cette écriture était celle de Dieu, l'Écriture ; et cela y est dit de différentes manières. Un chef de guerre arrivant de retour d'Arménie avait, en effet, insisté auprès du calife 'Othmân : « *Rattrape cette *oumma*,¹¹ avant qu'elle ne diverge sur l'Écriture comme ont divergé les juifs et les chrétiens !* »

10. M. Cook, *Early Muslim Dogma*, Cambridge University Press, 1981, p.16-17. On peut en trouver d'autres exemples que ceux qui sont cités dans cet ouvrage.

11. *Oumma* : mot que l'on traduit habituellement par "communauté" (s.e. islamique), mais dont la signification est plus riche que cela.

Mais, avant même que le texte coranique ne soit constitué, cette attribution directe et littérale à Dieu de ce que le prophète de l'islam proclamait venait-elle de celui-ci, à l'instar des proclamations des anciens prophètes d'Israël lorsqu'ils disaient : "Oracle du Seigneur !" ? Sans doute cette attribution venait-elle de lui. Mais était-ce seulement, de sa part, un effet oratoire visant à appuyer sa conviction et à convaincre les autres de le suivre ? Ou bien était-ce une métaphore comme on en trouve maints exemples dans la Bible ? Ou bien, au contraire, et revendiquant déjà à ce moment-là pour ses proclamations la qualité d'Écriture, était-ce, de sa part, une affirmation dogmatique définitive à prendre au pied de la lettre et sur laquelle il était impossible de transiger ?

Autant de questions auxquelles il est impossible de répondre de façon assurée. Au moins ces questions nous permettent-elles de prendre quelque recul par rapport aux textes de la tradition islamique tels qu'ils se présentent, et aux textes réunis dans le Coran tel que nous les avons. Nous

pouvons dire alors, de l'extérieur et en faisant appel à des éléments comparatifs, que l'attribution directe et littérale du Coran à Dieu est une métaphore analogue à celle que nous trouvons dans des textes religieux antérieurs ; qu'en l'occurrence elle est à usage polémique ; et enfin qu'elle est devenue un dogme.

La métaphore, nous la voyons déjà à l'œuvre dans la Bible : Moïse reçoit les deux tables du Décalogue, "tables de pierre, écrites du doigt d'Elohim".¹² Nous l'avons surtout dans la littérature pseudépigraphique juive des derniers siècles avant notre ère, ouvrages que l'on appelle parfois "Écrits intertestamentaires". Certains d'entre eux, notamment ceux où un visionnaire se cache derrière le nom du patriarche biblique Hénoch, évoquent plus d'une fois les "tables célestes", "livre de tous les actes des hommes, de tous les enfants de la chair (vivant) sur la terre jusqu'à la génération finale".¹³ Dans le *Livre des secrets d'Hénoch*, Dieu appelle un de ses archanges, "qui était habile à écrire toutes les œuvres du Seigneur", et lui ordonne de remettre un calame à Hénoch et de lui

12. *Exode*, 31, 18.

13. *I Hénoch*, LXXXI, 1-2 ; *La Bible, Écrits intertestamentaires*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), p. 568.

dicter “toutes les œuvres du ciel, de la terre et de la mer...”. “Et, raconte le visionnaire, je m’assis... et j’écrivis tout exactement.”¹⁴

Nous avons l’évocation de ce calame céleste, par lequel Dieu “instruit l’homme de ce qu’il ignore”, dans les cinq premiers versets de la sourate 96 du Coran.¹⁵ Quant à la polémique, elle s’exprime de façon allusive dans la suite de la sourate : les menaces eschatologiques qu’elle contient ne sont pas elles-mêmes sans lien, au moins formel, avec le *Livre des secrets d’Hénoch*. Un certain nombre de récits transmis par les hommes de la tradition islamique disent que les cinq versets de la sourate 96, voire la sourate entière, évoquent précisément l’envoi de Muhammad en mission. Les commentateurs ultérieurs qui, visiblement, connaissent, eux aussi, bien des éléments de la littérature pseudépigraphique juive, abonderont dans ce sens, préluant ou accompagnant la mise en place du dogme du Coran céleste conservé sur une Table, révélation dictée par l’ange Gabriel à Muhammad et dont résulte le texte actuel du Coran.

Tout un ensemble de traditions islamiques, ai-je dit, tient un langage fort réaliste : les informateurs nous y parlent de la constitution du texte du Coran, de ses acteurs, de ses avatars, des recueils brûlés ou détruits, de l’élimination de toutes les versions qui divergeaient d’avec le texte établi sous l’égide des califes, de l’accusation de manipulation lancée par les tenants de codex concurrents, etc. Mais un autre ensemble de traditions coexiste avec le premier. Il est inspiré de la littérature juive pseudépigraphique sur les tables célestes et le calame divin du visionnaire. On pourrait qualifier cet ensemble d’imaginatif et de symbolique. Ce langage comporte beaucoup d’avantages lorsqu’il s’agit d’expression littéraire ou religieuse. Mais il entraîne aussi beaucoup d’inconvénients dès lors qu’il se réifie en un dogme imposé parallèlement par un corps de clercs soucieux d’unanimité doctrinale, et un pouvoir politique pour lequel l’unanimité doctrinale est le plus sûr garant de sa propre permanence. L’histoire de l’islam de ce temps-là, y compris, sans dou-

14. *Il Hénoch*, XXII, 8 à XXIII, 4 ; *Écrits intertestamentaires*, p. 1187-1188.

15. Intitulée *Igra*’ (ou *al-’Alaq*). “Instruire l’homme de ce qu’il ignorait” est également une formule d’un pseudépigraphe juif, le *Livre des Jubilés*, 12, 27, à propos des livres d’Hénoch ; *Écrits intertestamentaires*, p. 692.

te, le temps de son prophète, est analogue à celle d'autres groupes religieux qui lui étaient contemporains.

Les informateurs traditionnels et leurs transmetteurs au fil du temps, qui exprimaient de différentes manières, et au moins formellement, leur adhésion à la conception d'un Coran conservé sur une Table céleste et dicté littéralement à un prophète, pouvaient, dans le même temps, raconter les choses dans un cadre d'information très réaliste : l'histoire troublée des codex coraniques n'avait pas de secret pour eux. Étaient-ils en me-

sure de bien situer l'un des deux registres par rapport à l'autre ? Telle est la question que l'on pourrait être tenté de se poser. Cette question est peut-être naïve et anachronique. Elle risque de plaquer un type actuel de réflexion sur une époque et un contexte de polémiques politiques autant que religieuses, où l'on ne raisonnait pas ainsi.

En tout cas, la question n'est ni naïve ni anachronique s'agissant de nous à l'époque actuelle. En quoi il s'agit peut-être bien, en fin de compte, d'un nouveau regard. ■

RÉSEAU

Islam ici et ailleurs

Depuis près de 55 ans, des équipes de la Mission de France partagent la vie de peuples musulmans ou à majorité musulmane au Maghreb, Algérie et Tunisie, et en Egypte. En septembre 2000, une nouvelle équipe, composée de trois prêtres, a été envoyée en Algérie. Dans le même temps, sur la région de Berre-Nîmes, une équipe a été constituée avec comme mission la rencontre de populations marquées par la tradition musulmane. Elle s'intitule "Équipe des deux rives" pour signifier qu'elle a aussi pour axe le dialogue avec ceux qui vivent en Algérie. Nombreux, en France, sont ceux et celles de la Communauté Mission de France qui vivent et rencontrent des musulmans.

Pour favoriser les échanges et la réflexion entre tous ceux et celles qui rencontrent l'Islam et les Musulmans, un réseau a été créé. Il a pour nom "**Islam ici et ailleurs**".

➤ **Que faire ensemble ?**

Il ne s'agit pas seulement d'écouter ce que vivent nos amis en Algérie ou en Tunisie.

... / ...

... / ...

Il ne s'agit pas seulement, non plus, de partager ce que nous vivons dans la rencontre des musulman(e)s, ici, en France : et pourtant l'actualité, depuis le 11 septembre, en souligne l'importance.

Le réseau "Islam ici et ailleurs" cherche à engager un échange entre ce qui bouge et se réfléchit au Nord et au Sud de la Méditerranée. Nous voulons amorcer une confrontation entre ce que nous vivons avec des musulmans au sud et ce que nous vivons avec des musulmans en France, et le faire en y inscrivant la question de la foi en Dieu. Cela permet de réfléchir à des enjeux importants pour notre avenir.

➤ **Comment échanger ?**

Le but du réseau est de communiquer des nouvelles importantes, les réflexions faites par les uns ou les autres à partir d'événements, de rencontres, de mettre en partage la lecture marquante de tel ou tel livre. Courrier postal ou courrier électronique facilitent les choses.

Chaque année, souvent au printemps, est organisée une rencontre du réseau avec la présence de certain(e)s venus d'Algérie ou de Tunisie.

➤ **Notre questionnement mutuel**

- Devant la violence, comment les musulmans se positionnent-ils ici dans nos quartiers et en Algérie ?
- Modernité et mondialisation sont à l'œuvre au Nord et au Sud de la Méditerranée, comment réagissent les jeunes ? Quelles recherches sont menées pour penser la religion musulmane dans ce nouveau contexte ? Nous avons évoqué les recherches de Tareq Ramadan, de Mohammed Talbi, Mohammed Charfi ou de Abdelwahabb Meddeb.
- Quel est le style de nos rencontres ? À travers l'amitié, avons-nous la possibilité de rendre compte de nos fois respectives ?

... / ...

... / ... ➤ **Deux interpellations récentes**

• **De Dominique Lanquetot, prêtre à Alger :**

« En France, "les autres" sont présents parmi vous sous divers visages, à commencer par l'islam ou le bouddhisme.

Si nous ne rencontrons pas ces personnes de l'intérieur, si nous n'essayons pas de découvrir le cheminement de leur foi, nous passerons à côté de beaucoup de choses et nous ne nous comprendrons pas. Dans l'espace français où l'autre est massivement présent, à quel niveau vous posez-vous la question de la foi par rapport à ces autres fois et ces autres cultures qui sont maintenant chez vous ? »

• **De Myriam Bouregba, amie musulmane, engagée sur des chantiers communs avec la Mission de France depuis plus de 25 ans :**

« Aujourd'hui, ma méditation se fait devant la mondialisation – globalisation. Il nous faut sortir des cloisonnements. Il ne s'agit pas de définir un point de vue chrétien ni un point de vue musulman. Nous tous sommes confrontés à un monde qui meurt.

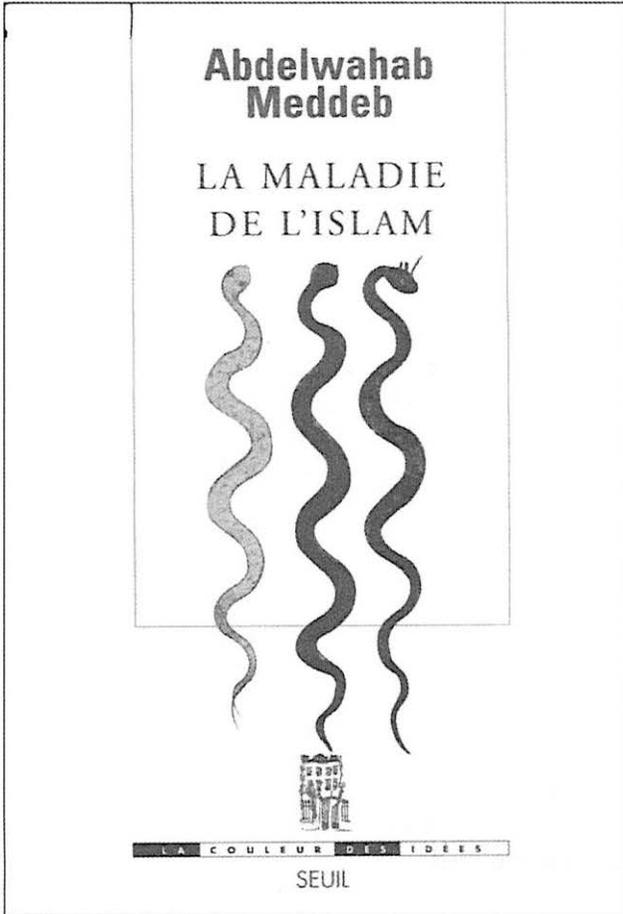
Le moment a des aspects douloureux puisqu'il s'agit d'une nouvelle séquence historique. Décloisonner, inventer des lieux où des gens prennent à bras le corps ce nouvel enjeu. Qui est prêt à s'embarquer dans cette recherche ? Personne n'est de trop. Il faut s'y mettre. »

Si ces enjeux vous intéressent, si vous êtes intéressé(e) par ce Réseau, Vous pouvez y participer de plusieurs manières : recevoir informations et documents, envoyer réflexions et questions, participer à la rencontre annuelle

Pour cela contacter l'animateur du réseau :

Gilles COUVREUR, 14 rue Serpente, 75006-Paris

T. 01 46 33 23 57 Email : couvreurgilles@wanadoo.fr



Le Seuil, février 2002, 220 pages, 20 €

Depuis le 11 septembre 2001, on a vu la publication de plusieurs ouvrages de qualité où l'on cherche à éclairer les rapports entre islamisme et islam. Le fanatisme et le terrorisme sont-ils coextensifs à l'islam des familles ? Dans le monde musulman européen, la conviction qu'il faut d'urgence un *aggiornamento* sinon une révolution des Lumières fait son chemin. La contribution de Meddeb, enseignant-chercheur à Nanterre, a été remarquée entre toutes.



Présenté par
Alain LE NÉGRATE

La maladie de l'intolérance

Comment en est-on arrivé aux attentats du 11 septembre, à al-Qâ'ida et Ben Laden ? L'auteur fait la généalogie de l'intégrisme musulman. Le wahhabisme qui s'est imposé grâce à l'alliance américano-arabique ne représente pas le tout de l'islam. On n'y reconnaît pas le philosophe médiéval cordouan Averroès, ni même la grandeur sans rancune de l'émir Abd el-Kader, ni la sagesse aristocratique de tant de musulmans souvent pauvres et analphabètes à l'exemple du mendiant de Tamesloht, préservé des pétrodollars et du wahabbisme, rencontré récemment sur la route de l'Atlas marocain par Meddeb (p. 160). L'influence wahhabite rend les musulmans amnésiques de leur propre culture, opposés à la pensée critique, fermés à la différence, pratiquant la réclusion de la femme. Elle remonte non pas à Khomeyni dans l'Iran de 1979 ni à

Hassan el-Banna dans l'Égypte de 1930, mais au XIV^e siècle, au temps d'Ibn Tamiyya. Ce docteur syrien a dénoncé le corpus spirituel des soufis où, selon Meddeb de même que Daryush Shayegan et d'autres, s'accomplit la réussite islamique. Alors que son opinion n'était qu'une parmi d'autres, sa postérité en a fait un penseur dominant. Vingt volumes de ses *fatwas* sont édités et largement diffusés aujourd'hui par l'État saoudien. Ces *fatwas* du Moyen-Âge servent d'appui aux G.I.A. pour leurs assassinats, même si cet usage est souvent jugé illégitime. Pour Tamiyya le *jihâd* – au sens de guerre sainte – devient aussi important que la prière. Le lien consubstantiel du temporel et du spirituel, que l'on croit bien à tort être l'essence de l'islam, a été élaboré par lui. Il est l'ancêtre du wahabbisme par l'intermédiaire de son disciple Abd al-Wahhâb, contemporain de la Révolution Française, celui qui a lancé ce mouvement puriste dans la péninsule arabique.

En remontant au temps des califes omeyyades (à Damas entre 661 et 750), on aurait pu régler les questions de légitimité de succession du Prophète en partageant les pouvoirs de l'imam et celui du calife. La séparation des pouvoirs s'est de fait réalisée à la fin de la période abbasside, au Caire aux XIII^e et XIV^e siècle, celui que connut l'historien Ibn Khaldûn, ébloui devant cette cité qu'il appelle la métropole du monde. Abdelwahab Meddeb médite devant cette cité qui reste la plus grande ville de l'islam : « *La tradition qui voue un culte au corps semble disparaître de certaines terres d'islam ravagées par l'ordre moral qu'imposent des semi-lettrés, malades du ressentiment* » (p. 137). Le nihilisme et le ressentiment dont parle Nietzsche à l'encontre du judéo-christianisme, valent exactement pour l'islam intégriste, selon l'auteur. Ils tracent la ligne de démarcation entre l'élite et le vulgaire. Les semi-intellectuels désignent les musulmans intégristes



capables d'utiliser parfaitement les techniques élaborées en Occident, de lire les manuels et de les comprendre au point de réaliser l'exploit de frapper au cœur de Manatthan en offrant le spectacle en direct sur les télévisions du monde entier. À l'image d'un islam passé à côté de la modernité, un islam usager des techniques, mais non créateur de science ni maître de l'évolution des techniques.

L'inconsolé de sa destitution

Précisément, la maîtrise des techniques est au bout d'un parcours fréquent qui va de l'alphabétisation à la spécialité, sans se laisser éprouver à l'aune de l'histoire, de ces humanités perçues comme inutiles dans le processus de l'américanisation du monde. Meddeb regrette que l'américanisation ait pris le pas sur l'europanisation après la période de

décolonisation. Il choisit de parler d'américanisation plutôt que de mondialisation et en donne l'éclatante illustration dans les pays du Golfe, actifs dans le marché mondial mais ne parvenant pas à sauver les apparences d'une éthique musulmane. Il y a, dans ce processus, la production d'une instruction sans culture. « *Ce sont les instruits sans culture qui abiment le plus l'humain* » (p. 161). L'étonnante cohabitation de l'intégrisme et de la technique est illustrée dans la figure de Ben Laden, "le wahhabite du wahhabite" (p. 78), personnage étonnant dénonçant le wahhabite qui s'est laissé entraîner loin de la vision puriste de l'islam. Malgré sa richesse, ce musulman-type s'estime exclu des décisions qui fixent une perspective pour le monde. « *À partir de cette douleur qui empoisonne les heures de l'exclu, je saisis les folles motivations de Ben Laden : le désir de reconnaissance qui incite à agir* » (p. 162). Meddeb emploie l'expression d' « inconsolé de sa destitu-

tion ». Car le sujet islamique, exclu de l'esprit scientifique, est devenu cet inconsolé depuis qu'il a pris conscience de sa stérilité. « *Il a manqué à l'islam un Dante [...] je rêve de ce génie que l'islam n'a pas suscité : il aurait présenté un pôle d'opposition à Ibn Tamîyya* » (p. 111).

Pourquoi la civilisation islamique n'a-t-elle pas su créer les conditions qui devaient préparer l'avènement de la science moderne ? La question, dans ce livre, reste sans réponse définitive. Des raisons externes sont explorées, mais non pas les raisons internes que l'auteur explorera peut-être dans un prochain ouvrage. Restent la blessure et le constat que le drame du 11 septembre n'a pas suffi à dessiller les yeux de l'Amérique et à lui montrer les raisons de la haine qu'elle suscite. Car la période coloniale n'est pas achevée, l'hégémonie occidentale s'exerce impunément selon la politique de deux poids, deux mesures, au nom de la démocratie ou des Droits de l'Homme.

Une rupture épistémologique

Le haut magistrat égyptien M.S. al-Ashmawy dont les principes humanistes et universalistes rejoignent ceux de Meddeb a, lui aussi, diagnostiqué une maladie d'islam¹. Une schizophrénie collective remonterait à Uthman, le troisième calife (644-656), décelable dans le courant de politisation qui s'impose par la violence et par la terreur selon une logique étrangère au sens commun. Une "erreur de quatorze siècles" d'islam politique ne peut être corrigée qu'en sortant de la confusion entre le politique et le religieux. En Algérie, P. Claverie écrivait en 1994 : « *Nul ne peut, ne sait ou n'ose choisir la rupture épistémologique car elle entraîne aussitôt rupture sociale et*

exclusion, y compris aujourd'hui par la mort »². La rupture en question consiste à sortir d'une conception totalisante de la religion pour émanciper le politique et la connaissance. Chaque religion porte en elle le germe de totalitarismes possibles. Les chrétiens l'ont expérimenté dans leur longue histoire. « *Je sais que mon Église est capable de tirer les leçons de l'histoire et de se repentir. Ainsi Vatican II reconnaissait solennellement le principe de la liberté religieuse que l'Église avait combattu durant des siècles et que l'islam ignore encore* »³.

La maladie de l'intolérance dénoncée par Voltaire au temps de l'affaire Calas⁴ a servi de point de départ à Meddeb. Comme il y a eu Les Lumières de la raison en Europe, il doit y avoir pareille révolution dans l'univers des cultures d'islam. Est-ce

possible ? On ne peut que le souhaiter, et cela se fera alors dans notre aire culturelle. Car l'islam est une composante de la civilisation euro-méditerranéenne. Meddeb avance l'idée assez neuve – encore à creuser – qu'historiquement il appartient à l'Occident dans la forme d'une exclusion interne, de même que le judaïsme, son pendant dissymétrique.

Aujourd'hui l'Europe est un espace privilégié pour un renouvellement de l'islam, par une relance du travail d'interprétation (*l'ijtihad*) et la réécriture du droit. D'autres intellectuels ont également exprimé cela. La portée du propos trouve peut-être sa limite dans le pari de Meddeb sur la culture, à l'heure où l'islam est la religion qui progresse le plus fortement dans le monde. Quel impact

1. Muhammad S. al-Ashmawy, *L'islamisme contre l'islam* Al-Fikr-La Découverte Paris, 1989, 143 p.

2. Pierre Claverie, *Lettres et messages d'Algérie* Karthala, 1996, p.145.

3. id. p. 173.

4. Voltaire, *Traité sur la tolérance* Paris 1762, Flammarion, 1993, 192 p.



véritable ont les intellectuels formés en Europe dans son univers ? D'autant plus qu'Abdelwahab Meddeb, producteur de l'émission "Cultures d'islam" à France-Culture, héritier et connaisseur de la tradition de ses pères, affiche aujourd'hui son agnosticisme. Et c'est évidemment son droit selon le principe de liberté de conscience qui est le nôtre et le sien.

Leïla Babès, sociologue lilloise, féministe et croyante, quand elle controverse avec le bordelais Tareq Oubrou, canoniste et président des imams de France, permet aux croyants musulmans de trouver plus de prise dans le débat relatif à l'islam européen. Leur dialogue, moins brillant que le livre de Meddeb, un peu technique, ouvre un vrai débat entre musulmans.⁵ Offerts en lectu-

re au public francophone, ces ouvrages veulent intéresser chacun au monde et à l'histoire de l'islam que l'école ignore hélas. Ils nous prennent à témoin car la liberté d'expression le permet. Gageons qu'ils contribuent à défaire les caricatures d'islam dans l'opinion d'une part, et qu'ils permettent à nos voisins et amis musulmans d'entrer dans un dialogue enfin. ■

5. Leïla Babès et Tareq Oubrou, *Loi d'Allah, loi des hommes* Albin Michel, 2002, 364 p.

Que ton Nom soit sanctifié

En France nous rencontrons surtout des musulmans sunnites mais toute une branche de l'islam – celle qui domine actuellement l'Iran – s'est constituée sous le nom de shi'isme avec les partisans de 'Ali, cousin et gendre de Muhammad, père de ses deux petits fils, Hassan et Husayn. Il fut le troisième successeur du Prophète (656-661) mais mourut assassiné, ainsi qu'Hassan (670) alors qu'Hussayn mourut à la bataille de Kerbela (680). Ces tragédies ont marqué la spiritualité shi'ite... Mais celle-ci se caractérise surtout par une double lecture du Coran. D'une part le texte révélé par le Prophète (exotérique) d'autre part le sens caché (ésotérique) délivré par l'Imam. ('Ali ayant été dépositaire de ce sens intérieur est pour cela considéré comme le premier Imam.)
Nous présentons deux prières attribuées au fils de Hussayn, appelé 'Ali en souvenir de son grand-père et que la tradition nomme Zayn al 'Abidîn (La parure des adorateurs de Dieu).

Présentation
par
Jean-Marie PLOUX

« Mon Dieu, qui donc ayant goûté la douceur de ton amour peut désirer un autre que Toi ? Qui donc ayant joui de ton intimité peut aspirer à un autre que Toi ?

Mon Dieu, mets-nous au nombre de ceux que tu as choisis pour être près de Toi, sous ta protection,

Que tu as purifiés pour qu'ils t'aiment et à qui tu as fait désirer ta rencontre,

Que tu as établis en ton agrément et à qui tu as donné de regarder ta Face,

Que tu combles de ta faveur et gardes de ton aversion et de ta colère,

A qui tu as préparé une place d'ami auprès de Toi,

Que tu t'es réservés pour qu'ils te connaissent,

Que tu as rendus dignes de ton culte,

Dont tu as rendu le cœur passionné de ta volonté,

Que tu as choisis pour Te contempler

Que tu as mis à l'écart pour Toi et dont tu as dépouillé le cœur pour ton amour, auxquels tu as fait désirer tes biens et as inspiré l'invocation de ton Nom et la reconnaissance,

Que tu as fait œuvrer dans l'obéissance et que tu as rendus saints parmi tes créatures,

Que tu t'es choisis pour partager ton intimité et dont tu as coupé les attaches qui les retenaient loin de Toi.

Mon Dieu, rends-nous de ceux qui mettent tout leur soin à s'empresser vers Toi dans leur tendresse, et qui passent leur vie en soupirs et gémissements, dont les fronts se prosternent devant ta

Majesté, et dont les yeux veillent à ton service, dont les larmes coulent par ta crainte, et dont les cœurs s'attachent à ton amour et sont pénétrés de vénération pour Toi.

Ô Toi dont la sainteté rayonnante se révèle aux regards de ceux qui t'aiment, Toi dont la Majesté suscite le désir des cœurs qui te connaissent, ô vœu des cœurs qui aspirent à Toi, Toi qui combles les espoirs de ceux qui t'aiment, donne-moi de t'aimer, d'aimer ceux qui t'aiment, d'aimer toute action qui me fera parvenir à Toi. Sois pour moi l'unique Bien Aimé ; que mon amour pour Toi me conduise à ton agrément ; que le désir que j'ai de Toi me garde de la désobéissance. Donne-moi de te voir, regarde-moi avec amour et bienveillance et ne détourne pas de moi ton visage ; fais de moi l'un des bienheureux qui jouissent de ta faveur près de Toi,
Ô Toi qui réponds à ceux qui Te prient, ô Très Miséricordieux. »



« Mon Dieu, n'eût été le devoir d'accepter ton ordre, j'aurais cessé d'invoquer ton Nom ; car mon invocation restera toujours en deçà de ce qui t'est dû ; même si je te louais autant que je le puis, il me serait impossible d'arriver au bout de ta louange.

Une des plus grandes faveurs que tu puisses faire est de mettre sur nos lèvres l'invocation de ton Nom en public et en privé, la nuit et le jour, à haute voix et en silence, dans la prospérité et dans l'adversité. Rends-nous familière l'invocation secrète ; em-

ploie-nous pour cette œuvre pure et cet effort qui t'est agréable ; et récompense-nous par une juste rétribution.

Mon Dieu, à Toi va l'amour des cœurs éprouvés ; en ta connaissance se rassemblent les cœurs séparés ; ils ne retrouvent la quiétude que par l'invocation de ton Nom ; les âmes ne trouvent apaisement qu'au moment de ta vision.

Tu es loué en tous lieux, adoré en tout temps ; on peut te trouver à chaque instant ; toute langue peut t'invoquer, tout cœur peut t'exalter.

Je te demande pardon pour tout plaisir goûté en dehors de l'invocation de ton Nom, pour tout repos pris en dehors de ta présence, pour toute joie éprouvée loin de Toi, pour toute action faite dans la désobéissance.

Mon Dieu, tu es éternellement. Elle est vraie la parole que tu as dite : « Ô vous qui croyez, invoquez souvent le Nom de Dieu et glorifiez-le matin et soir. » ; tu as dit aussi : « Invoquez mon Nom et je me souviendrai de vous. » ; tu nous as ordonné de t'invoquer et tu nous as promis de te souvenir de nous, daignant ainsi nous honorer et montrer ton estime. Voici que nous invoquons ton Nom, comme tu nous l'as ordonné ; accomplis donc ce que tu nous as promis, ô Toi qui te souviens de ceux qui invoquent ton Nom, Ô Très Miséricordieux, ô Tout Puissant. »

Extrait de Choix de prières musulmanes,
PISAI - Rome

BULLETIN D'ABONNEMENT 2003

envoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS / MISSION DE FRANCE - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94170 LE PERREUX/MARNE.

Prénom et NOM : _____

Adresse : _____

◆ Pour votre abonnement 2003, mettez une croix dans la (les) case (s) correspondante (s).

- | | | | |
|---------------------------------------|--|--------------------------|---------|
| • Lettre aux Communautés | ordinaire | <input type="checkbox"/> | 28,00 € |
| | de soutien | <input type="checkbox"/> | 36,00 € |
| | Offre pour les moins de 35 ans non abonnés | <input type="checkbox"/> | 16,00 € |
| • Lettre d'Information ⁽¹⁾ | ordinaire | <input type="checkbox"/> | 12,50 € |
| | de soutien | <input type="checkbox"/> | 23,50 € |

◆ Souscrivez un abonnement à la Lettre aux Communautés pour une personne de votre famille, de votre entourage...

NOM, Prénom, Adresse : _____

◆ Nous pouvons envoyer un ou deux spécimens gratuits de la Lettre aux Communautés. Donnez-nous noms et adresses de personnes qui seraient éventuellement intéressées.

NOM, Prénom, Adresse : _____

indre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de "*Lettre aux Communautés*".

-joint un chèque bancaire postal de : _____ €

Information mensuelle sur la vie de la Communauté Mission de France.

Imprimerie Moderne
89000 Auxerre
